Collection « L'Âge d'Or »
dirigée par Georges Gondinet

MARTIN LINGS

CROYANCES ANCIENNES ET SUPERSTITIONS MODERNES



PARDÈS

Titre original :
ANCIENT BELIEFS
AND
MODERN SUPERSTITIONS

La traduction française de ce livre a été réalisée à partir de l'édition anglaise de 1980, publiée par Unwin Paperbacks (40, Museum Street - London WC1A 1LU - Angleterre), dans la collection « Mandala Books ».

Première édition anglaise : Perennial Books, 1965.

ISBN 0-04-200034-3 Unwin Paperbacks.

ISBN 2-86714-035-8 Pardès.

ISSN 0294-1376 collection *« L'Âge d'Or »*.

PRÉFACE

C'est un trait singulier de notre époque que l'immense importance accordée, non seulement en politique, mais également, à présent, dans le domaine religieux, à la question de savoir si telle ou telle chose est « conforme à l'esprit du XX^e siècle ». Le culte de notre siècle, qui est véritablement le culte de nous-mêmes, engendre un état d'esprit général on ne peut plus défavorable à la religion, une inflation psychique tout à fait incompatible avec l'intelligence véritable, sans parler de la spiritualité.

Le but de ce livre est de rétablir l'équilibre. Il serait inutile toutefois de rendre justice au passé sans faire de même pour le présent, et l'on ne peut nier qu'il y ait, ou qu'il puisse y avoir, de grands avantages d'ordre spirituel à vivre aujourd'hui. Mais il est possible d'apprécier ceux-ci, et d'en bénéficier pleinement, à la seule condition que nous voyions notre époque telle qu'elle est véritablement et non comme ses adorateurs veulent nous la faire apparaître. Le monde moderne est plein de contradictions et le fait que les plus passionnés défenseurs du XX^e siècle soient, de tous, les plus ignorants de ses réels atouts, n'en est pas la moindre.

Martin Lings

Londres

CHAPITRE I

Le passé à la lumière du présent

Les peuples de jadis auraient-ils changé d'attitude envers leurs premiers ancêtres s'ils avaient su ce que les savants modernes savent de nos jours ?

Question qui équivaut dans une certaine mesure à celle-ci : y a-t-il vraiment incompatibilité entre la religion et la science ? Car les idées de nos aïeux étaient fondées en grande partie sur la religion.

Prenons un ou deux exemples de « pierres d'achoppement » en les examinant à la lumière véritable de la religion et de la science et non à la lueur trompeuse de leur déviation.

La religion prétend-elle que les événements préhistoriques peuvent être datés d'après l'interprétation littérale des chiffres mentionnés dans l'Ancien Testament et que la Création elle-même remonte approximativement à 4000 avant J.-C. ? Il serait pour le moins difficile de l'affirmer, car « mille ans sont pour Toi comme un jour » et on peut souvent se demander, lorsque les jours sont mentionnés dans les textes sacrés, s'il s'agit de jours humains, ou de Jours Divins équivalant chacun à un « millier d'années humaines »,

c'est-à-dire à une période qui est incomparablement plus grande qu'une journée humaine.

La science peut-elle admettre que la Terre ait été créée il y a environ 6000 ans ? Non, à l'évidence, car des preuves de divers ordres montrent, sans doute possible, que la Terre et l'homme existaient depuis longtemps à cette époque.

Si la science semble ici réfuter la lettre des Écritures, elle n'en réfute point l'esprit car, même en dehors des preuves archéologiques et géologiques, il est des raisons directement spirituelles pour ne pas insister sur la lettre de la chronologie de la Genèse. Cela ne veut pas dire que nos ancêtres du Moyen Age, dont beaucoup, si ce n'est la plupart, acceptaient effectivement une interprétation littérale, avaient une spiritualité ou une intelligence inférieures à la nôtre — loin de là. Mais, comme nous le verrons plus loin, bien qu'ils aient eu presque certainement une perception plus qualitative du temps que nous, c'est-à-dire un sens plus aigu de ses rythmes, ils en avaient sans doute une perception moins purement quantitative ; et cela ne les a pas frappés, comme cela ne peut guère manquer de nous frapper, qu'il y a quelque chose de spirituellement incongru dans l'idée d'une création par un Dieu Tout-Puissant si remarquablement infructueuse que, *à l'issue d'une très brève période*, le Créateur ait éprouvé la nécessité de noyer la race humaine tout entière, à l'exception d'une seule famille, afin de pouvoir la régénérer. Cependant, ces questions de chronologie mises à part, les hommes du Moyen Age étaient trop scrupuleux et avaient un sens de la responsabilité humaine trop marqué pour raisonner à notre manière — ce qui d'ailleurs est tout à leur honneur. Si ce qui est arrivé est incongru, pour ne pas dire monstrueux, c'est l'homme qui est coupable. Cette façon de penser est certainement plus proche de la vérité que certaines idées plus modernes, mais elle ne correspond pas à la vérité toute

entière ; et nous, qui avons tendance à envisager la question d'une manière plus « détachée », ne pouvons nous empêcher de reconnaître que Dieu a aussi *Ses* responsabilités. Néanmoins, il reste à chacun d'entre nous de s'interroger sur son propre degré de détachement, en se souvenant toujours que l'homme qui se tient paresseusement dans la plaine a parfois une meilleure vue de certains aspects de la montagne que ceux qui sont en train de la gravir.

Quelles que soient les réponses que nous apporterons à cette question, il demeure que notre sentiment de ce qui est ou n'est pas à la Gloire de Dieu s'accorde moins bien, si l'on regarde la simple chronologie, avec la perspective de la Chrétienté médiévale qu'avec la perspective du monde ancien suivant laquelle c'est seulement après avoir accordé à l'humanité plusieurs milliers d'années de bien-être spirituel que Dieu lui permit de passer par une période relativement courte de déclin, ou, en d'autres termes, lui permit de « vieillir ». En tout état de cause, cette perspective plus ancienne ne peut être écartée à la légère. Son fondement, la tradition des quatre âges du cycle temporel, que les Grecs et les Romains nommaient Ages d'Or, d'Argent, de Bronze et de Fer, n'est pas uniquement européen car on peut le trouver également chez les Hindous, en Asie, et chez les Indiens d'Amérique du Nord. Selon l'Hindouisme, qui possède en ce domaine la doctrine la plus explicite, l'Age d'Or est de loin le plus long ; les âges devinrent de plus en plus courts à mesure qu'ils décroissaient en qualité, le plus court et le pire de tous étant l'Age Sombre qui correspond à l'Age de Fer. Mais même cet âge, qui est le plus court et le dernier, et dans lequel nous vivons, remonte à plus de 6000 ans. Ce que les archéologues modernes appellent « Age du Bronze » n'a aucun rapport avec le troisième des quatre âges et ce qu'ils nomment « Age du Fer » n'est qu'une fraction du quatrième âge.

La tradition antique et universelle des quatre âges ne contredit pas le *Livre de la Genèse* mais, comme la preuve scientifique, elle suggère une interprétation allégorique plutôt que littérale. Elle suggère, par exemple, que certains noms ne désignent pas uniquement des individus mais des périodes entières de la préhistoire et que le nom d'Adam en particulier peut désigner non seulement le premier homme mais aussi l'ensemble de l'humanité primordiale, dont la durée s'étend sur plusieurs milliers d'années (*).

*

* *

Mais est-il nécessaire, pour la religion, de soutenir qu'à une certaine époque du passé, l'homme fut créé dans un état d'incomparable excellence duquel il a déchu ?

Oui, sans aucun doute, car si l'histoire du Jardin d'Eden ne peut avoir une interprétation littérale, elle ne peut non plus signifier l'inverse de ce qu'elle dit (1). L'objet de l'allégorie, après tout, est d'exprimer la vérité, non l'erreur. De plus, ce ne sont pas seulement le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam qui ont parlé de la perfection de l'homme primordial et de sa chute.

(*) Sur la question des quatre âges et cycles cosmiques, on consultera avec profit les études suivantes :

René Guénon : « Quelques remarques sur la doctrine des cycles cosmiques », in *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, Gallimard, Paris, 1982.

Gaston Georgel : *Les quatre âges de l'humanité*, Archè, Milan, 1976 ; *Les rythmes dans l'histoire*, Archè, Milan, 1981 ; *Le cycle judéo-chrétien*, Archè, Milan, 1983 ; *Chronologie des derniers temps*, Archè, Milan, 1986.

L'Age d'Or n° 1 : *La Fin des Temps*, Hiver 1983.

L'Age d'Or n° 3 : *A la recherche de l'Hyperborée*, Hiver 1985. (N.D.T.).

(1) Teilhard de Chardin a voulu ignorer ce fait évident et c'est là que réside une des faiblesses fondamentales de son point de vue.

La même vérité, sous des formes diverses, a été transmise, depuis les temps préhistoriques, dans toutes les parties du monde. Les religions sont effectivement unanimes à enseigner l'involution, et non l'évolution.

Cette doctrine religieuse est-elle contraire aux faits scientifiquement établis ? La science doit-elle, afin d'être fidèle à elle-même, soutenir la théorie de l'évolution ?

Pour répondre à cette dernière question, citons le géologue français Paul Lemoine, rédacteur en chef du volume 5 (sur les « organismes vivants ») de l'*Encyclopédie française*, qui est allé jusqu'à écrire dans son résumé des articles des divers collaborateurs :

« Tout ceci montre que la théorie de l'évolution est impossible. Au fond malgré les apparences, personne n'y croit plus... L'évolution est une sorte de dogme auquel ses prêtres ne croient plus, mais qu'ils maintiennent pour le peuple ».

Bien qu'il soit incontestablement exagéré dans la manière dont il est exprimé — nous voulons dire pour ce qui est des implications catégoriques d'hypocrisie de la part des « prêtres » en question — ce jugement, venant d'un tel auteur, est important à plus d'un égard. Il ne fait guère de doute en effet que beaucoup d'hommes de science ont projeté leurs instincts religieux sur l'évolutionnisme si bien que leur attitude envers l'évolution est plus sectaire que scientifique. Le biologiste français Louis Bounoure cite Yves Delage, un ancien professeur de zoologie à la Sorbonne : « Je reconnais sans peine que l'on n'a jamais vu une espèce en engendrer une autre et que l'on n'a aucune observation absolument formelle démontrant que cela ait jamais eu lieu. Je considère cependant l'évolution comme aussi certaine que si elle était démontrée objectivement ». Bounoure fait le commentaire suivant : « Bref, c'est un acte de foi que la science nous demande ici et c'est en fait sous l'apparence d'une

sorte de vérité révélée que l'idée de l'évolution est généralement présentée » (2). Il cite cependant Jean Piveteau, professeur de paléontologie à la Sorbonne, qui reconnaît que la science des faits en ce qui concerne l'évolution « ne peut accepter aucune des diverses théories qui cherchent à en rendre compte. Elle se trouve même en opposition avec chacune d'elles. Il y a là quelque chose de décevant et d'inquiétant » (3).

La théorie de Darwin dut principalement son succès à la conviction largement répandue que l'Européen du XIX[e] siècle représentait le type humain le plus achevé alors atteint. Cette conviction constitua à l'avance comme un réceptacle spécial à la théorie de notre ancêtre infra-humain, théorie qui fut aussitôt saluée par les humanistes comme une confirmation scientifique de leur croyance au « progrès ». Ce fut en vain qu'une minorité résolue de savants soutint avec ténacité, durant ces cent dernières années, que la théorie de l'évolution ne possède aucune base scientifique et qu'elle va à l'encontre de beaucoup de faits connus, et en vain qu'ils plaidèrent pour une attitude scientifique plus rigoureuse envers toute la question. Critiquer l'évolutionnisme, même de façon pertinente, fut à peu près aussi efficace que tenter d'endiguer un raz-de-marée. Mais la vague donne à présent des signes d'épuisement et de plus en plus de savants réexaminent cette théorie avec objectivité, si bien qu'un grand nombre de ceux qui furent autrefois évolutionnistes l'ont rejetée complètement. Louis Bounoure, que nous avons cité, est l'un de ceux-ci ; un autre, Douglas Dewar, écrit :

« Il est grand temps que biologistes et géologues se mettent d'accord avec les astronomes, les physiciens et les chimistes et admettent que le monde et l'uni-

---

(2) *Le Monde et la Vie*, novembre 1963.
(3) *Le Monde et la Vie*, mars 1964.

vers sont extrêmement mystérieux et que toutes les tentatives pour les expliquer [par la recherche scientifique] ont échoué » (4) ; et après avoir divisé les évolutionnistes en dix groupes principaux (avec quelques subdivisions) selon leurs différentes opinions relatives à l'animal ayant formé le dernier maillon de la chaîne de notre ancêtre censément « pré-humain », opinions toutes purement conjecturales (5) et mutuellement contradictoires, il déclare :

« En 1921, Reinke écrivait : "Tout ce que la science peut dire [sur cette question] qui soit compatible avec sa dignité c'est qu'elle ne sait rien des origines de l'homme". Ceci est aussi vrai aujourd'hui qu'en 1921 » (6).

Si la science ne sait rien des origines de l'homme, elle sait beaucoup de choses de son passé préhistorique. Mais cette connaissance — pour en revenir à notre question initiale — n'aurait peu ou rien appris à nos ancêtres, sauf en ce qui concerne la chronologie, pas plus que cela n'aurait provoqué un changement général de leur attitude. Car lorsqu'ils tournaient leurs regards vers le passé, ce qu'ils voyaient, ce n'était pas une civilisation complexe mais des petits villages, avec une organisation sociale minimale ; et plus loin dans le passé, il y avait eu, pour eux, des hommes vivant sans maison, dans un environnement entièrement naturel, sans livres, sans agriculture et même, au commen-

---

(4) *The Transformist Illusion* (préface), Dehoff Publications, Tennessee, 1957. (Voir notre compte rendu de ce livre dans l'appendice n° 1).

[Il convient de signaler au lecteur trois ouvrages anti-évolutionnistes : l'excellent livre de Jean Servier, *L'Homme et l'Invisible,* Petite Bibliothèque Payot, Paris, 1980 ; Giuseppe Sermonti et Roberto Fondi, *Dopo Darwin, critica dell' evoluzionismo,* Rusconi, Milan, 1980 ; *Un crime contre l'humanité : le Darwinisme,* revue *Totalité* n° 15, Automne 1982. N.D.T.].

(5) Car « aucun évolutionniste, qui tient à sa réputation, ne nommera *un seul fossile connu* et ne dira que, bien qu'il ne soit pas humain, c'est un ancêtre de l'*Homo Sapiens* » (p. 114).

(6) P. 294.

cement, sans vêtements. Il serait alors vrai de dire que la conception que les Anciens avaient des premiers hommes, fondée sur les Écritures sacrées et sur un savoir traditionnel séculaire, transmis par voie orale depuis un passé lointain, n'était guère différente, en ce qui concerne les aspects matériels de l'existence, de la conception scientifique (7) moderne, qui diffère principalement de la conception traditionnelle en ce qu'elle considère les mêmes faits d'une autre manière. Ce qui a changé n'est pas tant la connaissance des faits que le sens des valeurs.

L'idée que nos premiers ancêtres aient vécu dans des cavernes et dans des bois plutôt que dans des maisons ne donnait pas d'eux, jusqu'à une époque récente, une moins bonne opinion. Il n'y a pas si longtemps de cela que Shakespeare faisait dire au Duc banni, vivant dans la forêt d'Arden, « comment ils vivaient dans le monde doré » :

> « C'est là que nous devinons la faute d'Adam,
> La ronde des saisons...
> Et ainsi, notre vie, loin du monde,
> Découvre un langage dans les arbres, des livres dans les ruisseaux,
> Des sermons dans les pierres, et du bien en toute chose.
> Une telle vie, je ne pourrais la quitter. »

---

(7) Ce mot veut dire ce qu'il dit et est employé ici :

a) pour éliminer les traits bestiaux que tant de manuels scolaires attribuent, dans leurs illustrations, à nos lointains ancêtres. Comme le remarque le paléontologue E. A. Hooton : « Sur un crâne néanderthalien, vous pouvez modeler avec une égale facilité les traits d'un chimpanzé ou les linéaments d'un philosophe. Ces prétendues reconstitutions d'anciens types d'homme ont très peu de valeur scientifique, si ce n'est aucune, et sont de nature à tromper le public » (cité par Evan Shute, dans *Flaws in the Theory of Evolution*, Temside Press, Londres, Canada, 1966, p. 215) ;

b) pour mentionner des preuves trop souvent passées sous silence comme celles des crânes de Castenedolo et de Calaveras, qui laissent supposer l'existence d'« hommes de type moderne » à une époque où, selon les évolutionnistes, l'Homo Sapiens n'avait pas encore évolué (cf. Dewar, *ibid.*, p. 117-129, et Shute, *ibid.*, ch. XXI).

Ces mots peuvent encore trouver en certaines âmes un puissant écho, un acquiescement qui est bien plus qu'une simple approbation d'ordre esthétique ; et par-delà Shakespeare, d'un bout à l'autre du Moyen Age et en remontant jusqu'au passé historique le plus lointain, on ne trouve pas d'époque où l'Occident n'ait eu ses ermites dont certains furent les hommes les plus vénérés de leur génération. Il ne peut y avoir de doute non plus que cet exceptionnel petit nombre, vivant dans un cadre naturel, éprouvait pour la vile dépendance de ses frères envers « la civilisation » une certaine pitié bienveillante. L'Orient, pour sa part, n'a jamais complètement rompu avec l'ancien sens des valeurs, selon lequel le meilleur milieu pour l'homme est son milieu primordial. Ainsi, parmi les Hindous, c'est encore un idéal — et un privilège — pour un homme, de finir sa vie dans la solitude de la nature vierge.

Pour ceux qui peuvent sans peine saisir ce point de vue, il n'est pas difficile de voir que l'agriculture, après qu'un certain degré de développement eut été atteint, loin de constituer un quelconque « progrès », représenta en fait « le premier pas » de la phase finale dans la dégénérescence humaine. Dans le récit de l'Ancien Testament, ce « pas », englobant sans nul doute des centaines de générations humaines, est résumé en la personne de Caïn ; il représente l'agriculture en ce qu'elle se distingue de la chasse et de l'élevage ; c'est Caïn également qui construisit les premières cités et commit le premier crime. D'après les commentaires de la Genèse, Caïn « avait la passion de l'agriculture » ; un tel attachement, du point de vue du nomade chasseur et berger et du laboureur occasionnel, contribua fortement au déclin : faire de l'agriculture une profession signifie s'implanter en un lieu précis, ce qui entraîne la construction de villages, lesquels, tôt au tard, deviennent des villes ; dans le monde ancien, de même que l'état de berger fut toujours associé à l'inno-

cence, de même les villes furent toujours considérées, relativement parlant, comme des lieux de corruption. Tacite nous rapporte qu'à son époque les Germains avaient les maisons en horreur ; même aujourd'hui, il existe des peuples nomades ou semi-nomades, comme les Peaux-Rouges par exemple, qui ont un mépris spontané pour tout ce qui — comme l'agriculture — les fixerait en un endroit précis et par là-même restreindrait leur liberté.

« L'homme rouge n'a pas l'intention de se "fixer" sur cette terre où toute chose, selon la loi de stabilisation et aussi de condensation — de "pétrification" pourrait-on dire — est susceptible de se "cristalliser" ; et ceci explique l'aversion des Indiens pour les maisons, en particulier celles en pierre, et également l'absence d'une écriture qui, en accord avec cette perspective, "fixerait" et "tuerait" le flux sacré de l'Esprit » (8).

Cette citation nous amène de la question de l'agriculture à celle de l'alphabétisation ; à ce propos nous rappellerons que les Druides également, comme César nous le rapporte, considéraient que confier les doctrines sacrées à l'écriture reviendrait à les profaner. On pourrait donner beaucoup d'autres exemples pour montrer que l'absence d'écriture, de même que l'absence d'agriculture, peut avoir une raison positive ; en tout cas, bien que nous soyons habitués, à un degré ou à un autre, à penser que les prouesses linguistiques sont inséparables de l'alphabétisation, il suffit d'un moment de réflexion pour s'apercevoir qu'il n'existe pas de rapport fondamental entre les deux, car la culture linguistique est tout à fait indépendante de l'alphabet écrit, qui vient comme une annexe tardive dans l'ensemble

(8) Frithjof Schuon, *Language of the Self*, p. 220 (Luzac and Co., Londres, pour Ganesh, Madras, 1959).

de l'histoire du langage. Comme A.K. Coomaraswamy l'a fait remarquer, en se référant à ce qu'il appelle « cet ensemble de la littérature prophétique qui comprend la *Bible*, les *Védas*, les *Eddas*, les grandes épopées et d'une manière générale les "meilleurs livres" du monde » :

« Parmi ces livres beaucoup existaient longtemps avant d'avoir été transcrits, beaucoup n'ont jamais été transcrits et d'autres ont été ou seront perdus » (9).

Des hommes innombrables, complètement illettrés, ont maîtrisé des langues extrêmement élaborées.

« J'ai tendance à penser que le meilleur dialecte est celui que parlent les gens les plus illettrés dans les îles... des hommes lucides et à la mémoire admirable, généralement vieux et très pauvres, vivant à l'écart sur des îles éloignées et parlant seulement le gaélique » (10).

« L'aptitude de la tradition orale à transmettre un grand nombre de vers au cours de centaines d'années est établie et reconnue... A cette littérature orale, comme l'appellent les Français, l'éducation n'est pas favorable. L'alphabétisation la détruit, avec parfois une surprenante rapidité. Quand une nation apprend à lire... ce qui était autrefois la propriété du peuple tout entier devient l'héritage des seuls illettrés, et bientôt, pour peu qu'il ne soit pas recueilli par les folkloristes, disparaît complètement » (11).

« S'il fallait déterminer le facteur qui a entraîné le déclin de la culture dans les villages anglais, nous dirions que c'est l'alphabétisation » (12).

Aux Nouvelles Hébrides, « on éduque les enfants en

---

(9) A. K. Coomaraswamy, *The Bugbear of Literacy*, p. 25 (Denis Dobson, Londres, 1949).

(10) J. F. Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*.

(11) G. L. Kittredge, dans son introduction au livre de F. G. Childe, *English and Scottish Popular Ballads*.

(12) W. G. Archer, *The Blue Grove*, préface (G. Allen and Unwin, Londres, 1940).

leur apprenant à écouter et à observer... sans l'écriture la mémoire est parfaite, la tradition exacte. A l'enfant qui grandit on apprend tout ce que l'on sait... On peut considérer les chansons comme des contes... la structure et la matière des milliers de mythes que chaque enfant apprend (souvent par cœur et certaines histoires durent des heures) constituent une véritable bibliothèque... les auditeurs sont retenus dans un filet verbal ».

Leurs conversations ont « dans les mots une précision et une beauté que nous ne connaissons plus... Les indigènes ont facilement appris à écrire après le contact avec la civilisation blanche. Ils regardent cela comme une performance curieuse et inutile. Ils demandent : « L'homme ne peut-il pas se souvenir et parler ? » (13).

En plus de ces citations, qui sont toutes extraites de l'ouvrage de Coomaraswamy, on peut noter que chez les Arabes d'avant l'Islam, il était d'usage pour les nobles de La Mecque d'envoyer leurs fils parmi les bédouins pour y être éduqués, car ces nomades totalement illettrés étaient connus pour parler un arabe plus pur que leurs frères plus « civilisés » de la ville.

D'une manière générale, il est hors de doute que la « civilisation » amoindrit la vigilance et la vivacité naturelle de l'homme, qualités qui sont primordiales pour la conservation de la langue. En particulier, le fait de savoir écrire donne aux hommes un sentiment illusoire de sécurité, en leur faisant croire que leur langage quotidien n'est plus l'unique trésor dans lequel les richesses de la langue sont sauvegardées ; et, une fois que l'idée de deux langues, l'une écrite, l'autre orale, a pris racine, il est fatal que la langue orale dégénère relativement vite et qu'en fin de compte la

---

(13) T. Harrison, *Savage Civilization*, p. 45, 344, 351, 353 (1937).

langue écrite en soit également affectée — la nouvelle traduction anglaise de la Bible en témoigne.

Dans l'Occident d'aujourd'hui, la dégénérescence de la langue orale a atteint un tel point que, même si on se donne plus ou moins de peine pour s'exprimer par écrit, être fier de son langage est quelque chose de quasiment inconnu. Il est vrai qu'on nous apprend à éviter certaines expressions en parlant, mais cela pour des raisons purement sociales, qui n'ont rien à voir avec la richesse du son ou toute autre qualité positive que la langue peut avoir. Et cependant, la façon dont un homme s'exprime reste un facteur bien plus important dans sa vie que la façon dont il écrit, car la parole a un effet sur l'âme qu'une petite écriture spasmodique ne pourra jamais avoir.

Inutile de le dire, l'objet de ces remarques n'est pas de nier que l'alphabet écrit ait aussi son utilité. La langue a tendance à dégénérer de façon naturelle au cours du temps, même parmi les illettrés, et il arrive qu'à la suite d'accidents comme l'exil ou une domination étrangère, l'on oublie toutes sortes de choses en un laps de temps étonnamment court. Que serait-il resté de l'héritage spirituel des Juifs s'il n'avait subsisté des archives écrites ? Quoi qu'il en soit, l'inspiration manifeste de certains arts calligraphiques suggère qu'à l'époque où les hommes se mirent à transposer la parole par écrit, ils le firent « sur l'ordre de Dieu » et pas seulement « avec la permission de Dieu ». Après tout, ce n'est pas l'écriture, mais l'imprimerie, qui a transformé le monde moderne en un véritable fatras de livres inutiles. On ne peut pas dire néanmoins que l'écriture confère à l'homme une quelconque supériorité, pour dire le moins, et il serait même, sans aucun doute, juste de dire qu'elle ne devint nécessaire, comme moindre mal, qu'après qu'un certain point de la dégénérescence humaine eut été atteint.

La parole, par contre, a toujours été considérée

comme l'une des gloires de l'homme. Dans le Judaïsme comme dans l'Islam, il est enseigné que c'est par une Révélation Divine qu'Adam apprit la langue véritable, c'est-à-dire la langue dans laquelle le son correspondait exactement au sens. Cette idée qui fait de la parole humaine primordiale le plus parfaitement expressif ou onomatopéique des langages, est, sans aucun doute, au-delà de toute vérification philologique susceptible de la confirmer. La philologie peut néanmoins nous donner une idée claire des tendances linguistiques générales de l'humanité et, de la sorte, ne nous apprend rien qui contredise, de quelque façon que ce soit, les données traditionnelles. Chaque langue dont nous avons connaissance est au contraire une forme dégradée d'une langue plus ancienne et plus nous remontons dans le passé, plus la puissance de la langue devient impressionnante. Elle devient également plus complexe, si bien que les langues les plus anciennement connues, celles dont l'origine est beaucoup plus vieille que l'histoire elle-même, possèdent les structures les plus subtiles et les plus élaborées, exigeant de la part de celui qui parle une concentration et une présence d'esprit plus grandes que les langues plus récentes. Le temps a toujours tendance à réduire les mots particuliers dans leur forme et dans leur sonorité, tandis que la grammaire et la syntaxe se simplifient de plus en plus.

Il est vrai que, bien que le temps ait tendance à ôter à la langue sa qualité, elle aura toujours, quantitativement parlant, le vocabulaire dont ceux qui la parlent ont besoin. Une augmentation importante des objets matériels, par exemple, entraînera un accroissement correspondant du nombre des substantifs. Mais, alors que dans les langues modernes les mots nouveaux doivent être créés de manière artificielle et apportés de l'extérieur, on peut dire que les langues les plus anciennes possédaient, en plus des termes d'usage courant, des

milliers de mots inusités qui, si nécessaire, pouvaient être produits en quelque sorte de manière organique, en vertu d'une capacité presque illimitée à former des mots qui est inhérente à la structure de ces langues. Ce sont les langues modernes qui pourraient, à cet égard, être qualifiées de « mortes » ou de « moribondes » ; en comparaison, les langues anciennes, même si elles sont « mortes » en ce sens qu'elles ne sont plus parlées, restent en elles-mêmes des organismes intensément vivants.

Cela ne veut pas dire que les langues anciennes — et ceux qui les parlaient — manquaient de simplicité. La véritable simplicité, loin d'être incompatible avec la complexité, exige même une certaine complexité pour sa pleine réalisation. Il nous faut établir une distinction entre la complexité, qui implique un système ou un ordre défini, et la complication qui implique le désordre et même la confusion. Une distinction analogue doit être faite entre simplicité et simplification.

L'homme réellement simple est une unité intense : il est entier et sincère, non divisé contre lui-même. Pour maintenir cette étroite intégration, l'âme doit se réadapter complètement à chaque circonstance nouvelle, ce qui implique une grande souplesse des différents éléments psychiques : chacun doit être prêt à s'accorder parfaitement avec tous les autres, quelle que soit la disposition de l'être. Cette solide synthèse sur laquelle s'appuie la simplicité est complexe et non compliquée ; elle a sa contrepartie dans la complexité des langues anciennes, auxquelles le terme « synthétique » est généralement appliqué, afin de les distinguer des langues modernes « analytiques ». C'est seulement par un système élaboré de règles grammaticales qu'il est possible de moduler les différentes parties du discours, analogues aux différents éléments de l'âme, de manière à ce qu'elles s'agencent étroitement les unes avec les

autres, et que chaque phrase possède quelque chose de l'unité concentrée d'un mot unique. La simplicité des langues synthétiques est en fait comparable à celle d'une grande œuvre d'art — simplicité non nécessairement des moyens mais de l'effet total ; telle était, sans aucun doute, à un degré tout à fait éminent, la simplicité de la langue primordiale et, pourrions-nous ajouter, des hommes qui la parlaient. C'est la conclusion à laquelle mène tout ce que la linguistique, actuellement, nous enseigne, et le langage joue un tel rôle dans la vie de l'homme, étant si intimement lié avec son âme dont il est l'expression directe, que son témoignage est de la plus haute importance psychologique.

L'un des héritages du passé lointain qui est parvenu jusqu'à nous dans un état de conservation exceptionnel et qui peut donc aisément servir de « pierre de touche » est la langue arabe, dont le destin est étrange. La première fois que les Arabes apparurent dans l'histoire, c'était une race de poètes dont la langue était composée d'une grande variété de formes métriques, leur conversation quotidienne constituant presque leur seule prose. Ils possédaient une écriture quelque peu rudimentaire, que seuls quelques-uns d'entre eux connaissaient, mais ils préféraient en tout cas transmettre leurs poèmes de manière vivante, par la voie orale, si bien qu'avant la venue de l'Islam, ils étaient sans doute le plus illettré de tous les peuples sémites. Cela explique sans doute, du moins en partie, pourquoi leur langue s'est si remarquablement bien conservée : bien que l'examen linguistique montre qu'il est une dégradation d'une langue encore plus archaïque, c'est-à-dire encore plus complexe et plus riche en sonorités, l'arabe était encore, 600 après J.-C., plus archaïque dans sa forme et donc plus proche de la « langue de Sem » que l'hébreu parlé par Moïse près de 2000 ans auparavant. Ce fut l'Islam, ou plus particulièrement la nécessité de consigner chaque syllabe du *Coran* avec une parfaite exactitude, qui

contraignit les Arabes du VII^e siècle à apprendre à lire et à écrire ; mais, dans le même temps, le *Coran* imposa sa propre langue archaïque comme modèle, et du fait qu'il doit être appris par cœur et récité aussi souvent que possible, l'effet préjudiciable de l'alphabétisation a été neutralisé par la perpétuelle présence de l'arabe coranique dans le langage. Une science spéciale fut rapidement élaborée afin de noter et préserver l'exacte prononciation ; la dégradation de la langue fut également mise en échec par les efforts soutenus des musulmans au cours des siècles, qui s'astreignaient à parler sur le modèle de leur Prophète. La conséquence de tout cela est que sa langue est encore vivante aujourd'hui. Des dialectes se sont inévitablement formés dans le cours du temps par l'omission de syllabes, la fusion de deux sons différents en un seul, et par d'autres simplifications ; et ces dialectes, qui varient d'un pays arabe à un autre, sont employés normalement dans la conversation. Mais la moindre occasion entraîne immédiatement le retour à la majesté et à la sonorité non diminuées de l'arabe classique auquel on revient parfois spontanément, dans la conversation également, quand on sent qu'on a quelque chose de réellement important à dire. D'un autre côté, le petit nombre qui, par principe, refuse absolument de parler la langue courante est susceptible de se trouver placé devant un dilemme : soit il doit s'abstenir totalement de prendre part à une « conversation ordinaire », soit il doit courir le risque de produire un effet incongru, semblable à des gamins de la rue se déguisant en rois. Le bavardage futile, c'est-à-dire l'expression rapide de pensées irréfléchies, a dû être quelque chose de relativement inconnu par le passé, car c'est une chose à laquelle les langues anciennes ne se prêtent pas ; si les hommes pensaient avec plus d'aisance et s'appliquaient plus à composer leurs pensées, ils s'appliquaient certainement plus aussi à les exprimer. C'est

la même chose pour le sanscrit que pour l'arabe ; chacun, avec sa merveilleuse variété de sons consonantiques, nous amène à cette seule conclusion : il y a très longtemps, les organes humains de l'ouïe et de l'articulation étaient bien plus fins et délicats qu'aujourd'hui ; et cela est aussi pleinement confirmé par une étude de la musique ancienne toute empreinte de subtilité rythmique et mélodique (14).

Si la philologie ne peut parvenir aux origines du langage, elle peut néanmoins contempler, d'un seul regard, des milliers d'années d'histoire linguistique, qui sont aussi, sous un certain rapport, des milliers d'années de l'histoire de l'âme humaine, une histoire qui n'est certes pas impartiale, mais est remarquablement définie aussi loin que l'on puisse remonter. A la lumière de cette perspective, qui nous ramène loin dans ce qu'on appelle la « préhistoire », force nous est de prendre note d'une tendance implacable ; elle est elle-même simplement un des aspects d'une tendance plus générale, dont conviennent d'ailleurs, comme le remarque Dewar, la plupart des physiciens, des chimistes, des mathématiciens et des astronomes, et qui leur fait dire que « l'univers est comme une montre qui a besoin d'être remontée ». Jusqu'ici la science et la religion sont d'accord. Mais la religion ajoute — ce que ne peut faire la science sans outrepasser sa fonction — qu'il existe un moyen pour les individus d'échapper à la tendance descendante collective, et qu'il est possible à certains d'y résister, à d'autres même d'aller à contre-courant, et à une élite enfin d'en triompher tout à fait en remontant, en cette vie même, jusqu'à la source elle-même.

---

(14) Voir, par exemple, Alain Daniélou, *Introduction to the Study of Musical Scales*, Royal India and Pakistan Society, Londres, 1943.

CHAPITRE II

Les rythmes du temps

Il était facile, pour les Anciens, partout dans le monde, de croire en l'établissement primordial soudain sur terre de la perfection humaine — un sommet d'où seule la chute est possible — car ils constataient que cette première intervention divine était sans cesse répétée dans de plus petites interventions. En ce qui concerne nos propres ancêtres, l'*Ancien Testament* est l'histoire d'une tendance descendante, comme, par exemple, entre la Chute et le Déluge (1), puis entre le Déluge et la tour de Babel, une tendance qui est interrompue de temps en temps, quelquefois même par un rétablissement d'une perfection relative ; mais aussitôt que l'emprise de l'intervention divine se relâche, la tendance fatale se réaffirme une fois encore, comme s'il s'agissait d'une loi de la pesanteur.

Il devrait être plus facile pour nous que pour nos ancêtres de voir comment va le monde, car nous avons

---

(1) Nous pourrions dire aussi « entre la Création et la Chute », car cette déchéance progressive est préfigurée dans le Paradis Terrestre lui-même : il y eut un « temps » où Ève n'était pas encore distincte d'Adam, un autre « temps » où, bien qu'étant séparée, elle n'avait pas encore mangé du fruit défendu, et un autre « temps » où elle en avait mangé, mais pas encore Adam.

une vision de l'histoire plus complète que la leur, et l'histoire tout entière, dans ses aspects fondamentaux, raconte la même chose que l'*Ancien Testament* et confirme son rythme. Les événements capitaux des trois derniers millénaires, les missions du Bouddha (2), du Christ et de Mahomet furent des interventions soudaines : elles ne suivirent pas sans heurts les événements qui les précédèrent ; elles furent en opposition avec la tendance générale des événements. Dans chaque cas, un petit noyau d'hommes et de femmes fut saisi et placé sur un sommet spirituel pour servir d'idéal et de lumière directrice aux générations futures. Quand on considère des événements historiques si connus, il n'est pas difficile de croire que le monde dut recevoir également sa première spiritualité — et, dans ce cas particulier, sa première humanité — comme quelque chose ayant la nature d'un paisible coup de tonnerre.

Ce rythme « Dieu-homme », cette soudaine élévation suivie d'une chute graduelle, l'association de ce qui est au-dessus du temps et de ce qui lui est soumis, pourrait être décrit en termes de saisons comme un printemps soudain précédant un été, à la suite duquel un automne s'installe peu à peu. Le commencement de l'automne dépendra de facteurs divers. Selon certaines interprétations des *Purânas* hindous, le grand printemps-été de l'humanité dans son ensemble, l'Age d'Or, aurait duré vingt-cinq mille années humaines, et, selon d'autres, bien plus d'un million et demi d'années. Pour ce qui est des plus petits cycles, tels que ceux des différentes religions, ils sont inévitablement affec-

---

(2) Nous reviendrons plus tard sur la question des différences entre les diverses perspectives religieuses. Pour le moment, reconnaissons que, bien qu'il ne puisse y avoir de véritable religion sans le Verbe Divin, nous ne pouvons pas prétendre limiter l'activité du Verbe dans le temps ou dans l'espace. Au reste, il nous a été donné un critère pour juger où les graines de la vérité religieuse ont vraiment été semées, car « à leurs fruits nous les reconnaîtrons ».

tés par leur position dans le grand cycle. Il est inévitable que le grand printemps-été de l'une des religions plus tardives, situé dans l'automne du grand cycle, entre relativement rapidement dans son propre automne (3), à l'intérieur duquel se trouve du reste le printemps-été de cycles encore plus petits ; car un grand Saint a parfois pour mission un redressement soudain, qui fait qu'on puisse le comparer, à un degré moindre, au fondateur de la religion auquel il appartient. Pour apercevoir ce rythme, nous devons envisager l'histoire en profondeur plutôt qu'en surface car, bien que la spiritualité elle-même soit, par définition, au-delà du temps, les effets les moins directs de la spiritualité dans le temps ont naturellement tendance à suivre le rythme temporel d'une croissance et décroissance progressives. Il a fallu un certain temps au Bouddhisme, au Christianisme et à l'Islam pour atteindre leur pleine expansion dans les parties de l'humanité que la Providence semblait leur avoir destinées : les civilisations théocratiques dont il s'agit, avec leurs sciences et leurs artisanats se sont, sans aucun doute, développées plus graduellement que la spiritualité elle-même, bien que le rythme « Dieu-homme » soit toujours pour ainsi dire à l'affût, prêt à apparaître immédiatement à la surface, car plus l'homme est inspiré, au vrai sens du terme, plus ses activités échappent au rythme inférieur et se conforment au rythme supérieur.

L'art, par exemple, dans ses aspects les plus élevés, est lié de manière inextricable à la spiritualité, bien que l'inspiration artistique ne soit pas toujours constatable à l'origine même d'une religion : car, lorsque la

(3) En ce qui concerne l'Angleterre, par exemple, le printemps-été du Christianisme commence à la fin du VIe siècle, et il ne serait peut-être pas tout à fait faux de dire — bien qu'à l'évidence l'on ne puisse être absolument affirmatif à ce sujet — que l'automne avait déjà commencé au moment de la Conquête Normande.

spiritualité en général est à son apogée, les hommes ont moins besoin de l'art qu'à toute autre époque. Dans la Chrétienté, le style décadent gréco-romain a perduré dans certains domaines pendant trois ou quatre siècles, avant d'être remplacé par un style authentiquement chrétien ; mais la substitution fut souvent plus ou moins subite.

Pour prendre un exemple éminent en matière d'art, les Juifs n'eurent pas d'architecture sacrée avant que Salomon bâtisse le Temple, selon les plans qui furent révélés à David. On atteignit si soudainement ce zénith architectural qu'il fallut faire appel à des bâtisseurs étrangers. Bien que cet exemple soit exceptionnel, impliquant quelque chose de plus que l'inspiration, à savoir la révélation directe, l'inspiration opère néanmoins de la même manière. Le tout premier art qui nous est parvenu en est un exemple frappant — suffisamment frappant pour s'imposer même à l'esprit de ceux qui ont sur la question une opinion tout à fait opposée et qui sont « embarrassés » par ce qui serait embarrassant, en fait, s'il en était autrement.

« Sans aucun doute l'aspect le plus troublant du phénomène artistique, lorsqu'il nous apparaît pour la première fois, est le degré élevé de maturité dont font preuve ses premières expressions. L'apparition soudaine d'œuvres d'art d'un style évolué nous surprend totalement, par une éclosion extraordinaire de valeurs esthétiques... même les exemples qui appartiennent incontestablement au tout premier stade... sont des œuvres d'une stupéfiante maturité artistique » (4).

Beaucoup de choses demeureront inexplicables tant que nous ne nous serons pas aperçu qu'il existe deux « courants » ou « rythmes » à l'œuvre dans l'histoire, au lieu d'un seul. Sans nul doute, nos ancêtres avaient

---

(4) Paolo Graziosi, *Palaeolithic Art*, p. 23-24 (Faber and Faber, 1960).

conscience des deux, car chacun connaît le courant superficiel de croissance et de décroissance progressives ; quant à la soudaine « élévation » et à la « descente » progressives auxquelles est soumis tout ce qu'il y a de plus qualifié dans une civilisation, les Chrétiens ne considérèrent-ils pas toujours les premiers Pères avec un respect particulier (5) et, avant tout, plus loin encore, les Apôtres eux-mêmes ?

De même, dans l'Islam, quelles qu'aient pu être les réalisations opérées dans des domaines limités par les générations ultérieures, les Musulmans n'ont jamais eu la moindre difficulté — pour dire le moins — à accepter avec sincérité la parole de leur prophète :

« Les meilleurs de ma communauté sont ceux de ma génération ; puis ceux qui viennent immédiatement après eux ; puis ceux qui viennent immédiatement après ceux-ci ».

Pour prendre encore un autre exemple : « Selon les bouddhistes il y a trois périodes décroissantes au point de vue de notre capacité de compréhension du Bouddhisme. On les compte à partir de la mort du Bouddha : la première, qui s'étend sur un espace de mille années, est appelée : « période du vrai Bouddhisme » ; la seconde, de mille ans également, est appelée « période du Bouddhisme copié » ; la troisième, dans laquelle nous sommes, nous les hommes des « Derniers Temps », est celle de la dégénérescence » (6).

Les points de vue des adhérents de ces trois religions n'ont rien d'exceptionnel. En fait, il serait vrai de dire

---

(5) Saint Benoît parla avant l'heure avec le langage de l'ensemble du Moyen Age lorsqu'il dit : « Les conférences des Pères, leurs institutions et leurs vies... qu'est-ce sinon le dépôt des vertus de moines aux bonnes mœurs et obéissants ? Mais nous, qui sommes paresseux, de mauvaises mœurs et négligents, nous sommes remplis de honte et de confusion » (*The Rule of Saint Benedict*, S.P.C.K., p. 106).

(6) Kanei Okamoto, bonze Jodo, cité par E. Steinilder-Oberlin, *Les sectes bouddhiques japonaises*, p. 200, G. Crès et C^ie^, Paris, 1930.

de toutes les civilisations dont l'homme a gardé mémoire, hormis la civilisation moderne, qu'elles furent pénétrées par un sentiment général d'imperfection, le sentiment d'une chute bien loin d'un idéal ; cet idéal, qui a été conservé dans l'esprit des hommes par une chaîne ininterrompue de saints au cours des siècles, a connu sa plus grande floraison parmi les premiers représentants de la religion dont il s'agit. Derrière ce sommet, au-delà des marécages de la décadence intermédiaire — car des civilisations précédentes on ne connaissait généralement que les fins décadentes — se profile le sommet de la perfection de l'Homme Primordial.

Selon la tradition juive, si Adam ne possédait pas au début « la connaissance du bien et du mal », il surpassait même les anges dans sa connaissance de Dieu, et bien que, si nous nous déplaçons vers l'Extrême-Orient, la façon de s'exprimer devienne très différente, la vérité exprimée reste la même. Il y a plus de deux mille ans, en Chine, le sage taoïste Tchang Tseu disait : « Parfaite était la connaissance des Anciens. Comment cela ? A l'origine ils ne savaient point qu'il y avait des choses (hormis le Tao, la Voie éternelle et infinie). Telle est la connaissance la plus parfaite ; on n'y peut rien ajouter. Ensuite, ils surent qu'il y avait des choses, mais ne firent pas encore entre elles de distinction. Puis ils firent des distinctions mais ne portèrent pas de jugement. Quand les jugements furent portés, le Tao [ou la connaissance du Tao] fut détruit » (7).

Encore très différent en apparence et cependant essentiellement identique est l'enseignement d'un vieux chant lithuanien qui nous est parvenu de la nuit préhistorique. Ce chant nous raconte comment « la Lune se maria avec le Soleil au premier printemps », et ensuite comment la Lune, « s'égarant », aperçut l'Étoile

---

(7) Traduction de Yu-Lan-Fung, p. 53.

du Matin et en tomba amoureuse, sur quoi Dieu, le Père du Soleil, coupa la Lune en deux.

Le Soleil est, de manière universelle, le symbole de l'Esprit et la lumière solaire symbolise la connaissance directe des vérités spirituelles, alors que la Lune représente tout ce qui est humain et en particulier le mental dont le savoir est, comme la lumière lunaire, indirect et par reflet. C'est au moyen du mental que l'on « distingue » et que l'on « juge ».

« La Lune mariée avec le Soleil » est l'Homme Primordial avec ses deux natures, humaine et divine ; et de même que la Lune reflète le Soleil, de même l'âme humaine reflète les Qualités Divines dans toutes ses facultés et vertus. Ainsi la Lune en tant que symbole de la nature humaine exprime la doctrine universelle selon laquelle l'homme est « fait à l'image de Dieu » et est « le représentant de Dieu sur la Terre ».

La création implique la séparation d'avec Dieu. L'acte de créer met en mouvement une tendance extériorisante et séparative à laquelle toutes les créatures, comme telles, sont soumises. Mais cette tendance est stoppée, chez les créatures non-humaines, par une privation de liberté. N'étant rien de plus que de lointains et fragmentaires reflets du Créateur, elles reflètent seulement Son Libre Arbitre d'une manière très limitée ; et si elles ont moins de liberté que l'homme pour le bien, elles ont aussi moins de liberté pour dégénérer. Pour l'homme, l'impulsion extériorisante née de la création était parfaitement compensée « au premier printemps » par le magnétisme intériorisant de la nature supérieure.

Le point de jonction des deux natures, le sommet de l'âme, qui est aussi son centre, — car le Royaume des Cieux est à « l'intérieur » aussi bien qu'« au-dessus » — est ce que la plupart des religions nomment le Cœur (que nous écrirons ici avec une majuscule pour le distinguer du centre du corps) ; le Cœur

est le trône de l'Intellect, au sens où le mot *Intellectus* était employé tout au long du Moyen Age, c'est-à-dire la faculté « solaire » qui perçoit directement les vérités spirituelles à la différence des facultés « lunaires » : raison, mémoire et imagination, qui sont les reflets différenciés de l'Intellect.

Du fait du « mariage de la Lune et du Soleil », la « connaissance du bien et du mal » séparative et extériorisante fut complètement subordonnée à la connaissance unitive et intériorisante du Cœur qui ramène toutes les créatures à leur Créateur. « La division de la Lune en deux » signifie la séparation du Cœur et du mental, de l'Intellect et de la raison, et la perte pour l'homme de la connaissance directe et unitive et sa sujétion au dualisme de la connaissance indirecte, la connaissance du bien et du mal.

Ce fut l'indépendance du mental, représentée par l'« égarement de la Lune », qui fournit la possibilité d'impulsions et d'actions purement profanes. Il n'y eut rien de spirituel dans l'abandon par la Lune de la grande lumière pour une petite lumière, ni dans l'élan qui poussa Pandore à ouvrir sa boîte ou dans celui qui poussa Ève à manger du fruit défendu ; et il est peut-être possible de mieux comprendre la signification de ce dernier acte à la lumière de la religion zoroastrienne, d'après laquelle une étape dans la corruption de l'homme est atteinte lorsque la nourriture est appréciée pour elle-même et qu'on oublie d'attribuer ses qualités au Créateur.

L'état édénique était en un sens au-dessus du temps, car il n'y avait ni saison ni mort. Il n'y avait pas non plus de religion car la finalité de la religion n'avait pas encore été perdue de vue, alors que l'Age d'Or, qui commence immédiatement après la Chute, est par définition l'âge de la religion, étant appelé, en sanscrit, *Krita Yuga*, parce que durant cet âge tous les hommes « accomplissaient de manière parfaite » leurs de-

voirs religieux. Selon l'Hindouisme, la durée normale de la vie humaine était alors d'un millier d'années et cela semble être confirmé par le Judaïsme. Il est compréhensible cependant que le Judaïsme et d'autres religions plus récentes ne mettent pas l'accent sur l'excellence de cet âge, car quel qu'ait été en lui-même son degré d'excellence, il contenait néanmoins les germes de la ruine et avait déjà été discrédité, pour ainsi dire, par l'Age de Fer, fruit ultime de ces germes.

Pour les premières religions, l'Age d'Or est l'exemple même du suprême idéal de ce qui était possible dans des conditions terrestres, après la Chute. Mais plus le cycle approcha de son terme, plus cet idéal devint difficile à atteindre. Néanmoins, si nous jetons un coup d'œil aux premiers chapitres extrêmement elliptiques de la *Genèse*, l'Age d'Or y est personnifié, non explicitement mais par un incontestable sous-entendu, par Adam après la Chute ; et, lorsque nous nous tournons vers les commentaires de la *Genèse* et vers les livres apocryphes juifs, nous trouvons Adam exalté non seulement parce qu'il est le seul homme à n'avoir commis qu'un seul péché, mais aussi parce qu'il est un grand visionnaire : il est le Prophète qui a inauguré la religion sur la terre ; à sa mort les Archanges sont descendus des Cieux pour l'ensevelir. Nous lisons de plus qu'à l'époque d'Adam et de Seth, les corps des morts ne pourrissaient pas et que les hommes naissaient encore « à l'image de Dieu » (8), alors qu'après Seth ce ne fut plus le cas et les monta-

---

(8) Cf. la *Midrash Rabbah* sur la *Genèse*, iv, 26 (Soncino Press, Londres, 1939, vol. I, p. 196). En un sens — car un texte sacré a toujours été considéré comme étant la synthèse de différentes significations à différents niveaux —, l'histoire d'Adam, de Caïn et d'Abel est l'histoire de l'humanité dans son ensemble : aujourd'hui, la transgression de Caïn est quasi totale, les nomades ayant été presque totalement anéantis par les citadins (cf. René Guénon, *Le règne de la quantité et les signes des temps*, chap. 21, Gallimard, Paris). De ce point de vue, il est possible de dire

gnes qui avaient été fertiles jusqu'alors devinrent des roches stériles.

*
* *

Selon les Hindous, pendant le cycle des quatre âges, la tendance descendante est interrompue par huit redressements soudains, chacun déterminé par l'incarnation sur terre d'un aspect de la Divinité. Le cycle est aussi inauguré et clos par des incarnations similaires ou « descentes » (*Avataras*), comme on les appelle, ce qui porte leur nombre à dix. Le neuvième fut le Bouddha qui est appelé *Mleccha Avatara* (la Descente Étrangère) car, bien qu'il apparût en tant qu'Hindou, l'aire réservée à sa mission se situe en dehors des frontières de l'Hindouisme. La perspective brahmanique ne pouvait guère omettre d'inclure cette intervention divine, bien qu'elle soit naturellement plus ou moins limitée en ce qui concerne les Hindous, mais elle ne prend pas en considération les religions de l'Occident ; en revanche, la dixième descente, qui doit encore avoir lieu, est destinée au monde entier.

Kalki, nom de ce dixième et dernier *Avatara*, est représenté sur un cheval blanc, l'épée à la main et certaines descriptions qu'on a faites de lui rappellent fortement certains versets de l'Apocalypse. Le *Kalki Avatara* doit venir pour mettre un terme à l'Age Sombre et pour inaugurer un nouveau cycle avec un nouvel Age d'Or.

---

qu'une nouvelle allégorie commence avec le récit sur Adam et sur Seth. Mais, d'un autre point de vue, si Caïn récapitule, pour ainsi dire, la Chute et personnifie toute la « sagesse humaine » qui en découle, et si Abel représente la perte de l'Eden, personnifiant le repentir d'Adam et son expiation, Seth représente l'adoucissement de Dieu envers Adam et l'établissement de l'Age d'Or.

Cette attente, commune à toutes les religions, quel que soit le nom qu'elles donnent à *Kalki*, n'a rien à voir avec la croyance moderne au « progrès ». Il est vrai que certains de nos contemporains préfèrent croire que la première venue du Christ fut obtenue grâce au progrès humain et que plus de progrès encore permettra finalement au monde de le recevoir une seconde fois. Mais de telles idées sont complètement étrangères aux conceptions médiévales et anciennes. Loin de considérer que l'humanité eût mérité la Rédemption, nos ancêtres croyaient que c'était un pur effet de la Grâce ; et pour ce qui est de la seconde venue du Christ, ils pensaient que les signes de son imminence seraient, non pas les vertus d'un monde presque parfait en attente d'une dernière touche de perfection, mais des « guerres », des « rumeurs de guerres », des « tremblements de terre », des « famines » et des discordes : « frère contre frère », « père contre père », « enfants contre parents » et finalement « l'abomination de la désolation ». Selon les paroles du Christ et des Prophètes qui, pour nos ancêtres, étaient pleinement confirmées par le rythme de l'histoire, le Millenium n'était pas quelque chose vers lequel nous nous élevions mais plutôt vers lequel nous descendions, du moins si l'on envisage la collectivité humaine dans son ensemble. On croyait qu'un déclin graduel, interrompu par certains redressements (9), conduirait à la « grande tribulation, telle qu'il n'y en eut pas de pareille depuis

(9) N'y a-t-il rien dans les anciens textes religieux qui permettrait de conclure à la probabilité, voire à la possibilité d'un redressement entre maintenant et la fin du cycle ? Une réponse partielle à cette question réside peut-être dans le fait que, lorsque le Christ dit, en parlant des signes qui précéderont sa seconde venue, « et si ces jours-là n'étaient abrégés, personne n'aurait la vie sauve ; mais à cause des élus, ces jours-là seront abrégés » (*Saint Matthieu*, XXIV, 22), il ne fait pas référence, de toute évidence, à la « dissolution » finale du « premier ciel et de la première terre » en préparation d'« un nouveau ciel et d'une nouvelle terre », mais à une des-

le commencement du monde » (10) ; et l'on peut comparer la description faite par le Christ des signes qui marqueront l'approche de sa seconde venue avec ce que les autres religions enseignent sur le même événement. L'extrême déclin de l'humanité devait être marqué par le règne de l'Antéchrist. Puis le véritable Christ apparaîtrait, aussi soudainement que « l'éclair parti de l'Orient brille jusqu'à l'Occident » (11).

*
* *

La question de savoir si la connaissance apportée par les découvertes modernes aurait changé la croyance des Anciens en l'excellence de leurs ancêtres a déjà été posée et nous y avons déjà répondu en partie. Mais qu'attendaient-ils du futur ? Si les générations depuis longtemps disparues pouvaient retourner sur terre, penseraient-elles que leurs Prophètes et elles-mêmes se soient trompés ? Le spectacle du monde moderne n'aurait-il pas confirmé leurs plus sombres prévisions quant à l'avenir de l'humanité ? De manière implicite, nous avons également déjà répondu à cette question ; les chapitres suivants sont plus explicites.

---

truction préliminaire partielle. Les « jours » dont il s'agit ne semblent pas être autre chose que ce que les Indiens d'Amérique du Nord, en particulier les Hopis, appellent Jour de la Purification et considèrent comme imminent. Comme le suggère le mot « purification », ils pensent que la destruction aura aussi un aspect positif. De la même façon, l'Islam a toujours attendu avec impatience la brève régénération spirituelle occasionnée par la venue du Mahdi, dans les années qui précéderont immédiatement l'Antéchrist ; et dans la prophétie du Christ, la raison pour laquelle les jours de destruction doivent être abrégés suggère qu'ils seront suivis par une sorte de redressement spirituel, même si celui-ci ne doit être que fugitif et fragmentaire.

(10) *Saint Matthieu,* xxiv, 21.

(11) *Ibid.,* 27.

CHAPITRE III

Le présent à la lumière du passé

Dans le passé, longtemps avant notre époque, il y eut des tentatives isolées pour trouver un moyen d'élever le corps dans les airs, en imitant le vol des oiseaux, mais c'est seulement aujourd'hui, pour autant que nous le sachions, que ces tentatives ont pu être menées à bien et c'est aussi seulement de nos jours qu'un intérêt général s'est développé pour de tels exploits. L'enthousiasme énorme et largement répandu pour la « conquête de l'espace » et pour d'éventuelles expéditions lunaires ne peut pas être complètement dissocié de l'ascension de l'Éverest et d'autres prouesses d'escalade. L'un des éléments qui motive toutes ces activités est, sans doute, une curiosité futile, l'héritage de Pandore. Mais aussi étrange que cela puisse paraître, n'y a-t-il pas à l'œuvre, en plus de la tendance extériorisante et désintégrante que l'on peut considérer à l'origine de la Chute, le désir subconscient de recouvrer ce qui a été perdu par la Chute ?

Le trait caractéristique de l'Homme Primordial était qu'il possédait une nature aussi bien supra-humaine qu'humaine ; et l'homme conserve encore, virtuellement, au plus profond de son être, le besoin de trans-

cender son humanité, d'aller à « contre-courant » et de rétablir la relation entre l'âme, qui est humaine, et le Cœur, qui est divin. A une époque où, d'une manière générale, ce besoin est totalement frustré sur le plan de l'âme où seul il a un sens, le désir indéracinable d'aller au-delà de la sphère normale de l'humanité est contraint de se manifester sur un plan inférieur. De là ce qu'on pourrait appeler la superstition du « plus haut » et du « plus loin », car une superstition est quelque chose du passé qui « demeure » et qui continue d'exister, sans être compris.

Dans toutes les religions, il y a la doctrine des trois mondes, les mondes de l'Esprit, de l'âme et du corps. L'âme et le corps, le psychique et le corporel, constituent ce qui est ordinairement appelé « ce monde ». Le monde de l'Esprit, dont le Cœur est la porte, transcende totalement ce monde, étant hors d'atteinte de toute faculté humaine. La faculté supra-humaine qui siège dans le Cœur et qui permet la liaison de l'âme et de l'Esprit est, comme nous l'avons vu, ce que nos ancêtres appelaient Intellect.

Dans l'Hindouisme, cette faculté de vision transcendante est représentée sur les statues et dans d'autres formes d'art sacré par un troisième œil placé au milieu du front. Dans le Christianisme et l'Islam, c'est l'« Œil du Cœur », ce qui signifie également en arabe, langue sacrée de l'Islam, « la Fontaine du Cœur », et c'est à cette fontaine que l'âme boit l'« Elixir de Vie ». Dans le Christianisme aussi, les deux symboles sont associés, car il existe une tradition selon laquelle, lorsque Lucifer chuta du Paradis, son œil frontal tomba sur terre sous la forme d'une émeraude, dans laquelle fut taillée, par la suite, la coupe du Saint Graal.

La pensée, qui comprend la raison, l'imagination et la mémoire, est en elle-même une faculté purement humaine, mais grâce à la continuité virtuelle qui existe entre l'âme et l'Esprit, la pensée peut être pénétrée,

dans une certaine mesure, par la lumière de l'Intellect. L'objet de la métaphysique, l'étude de ce qui est « au-delà de la nature », c'est-à-dire au-delà de ce monde, est d'ouvrir l'esprit à cette pénétration et de donner aux pensées un élan ascendant. C'est, à proprement parler, la plus haute élévation dont l'homme en tant que tel soit capable, car au-delà, l'humain s'achève et commence le supra-humain. Néanmoins, la caractéristique essentielle de l'homme est sa faculté d'entrer en contact avec le supra-humain, et ce paradoxe est exprimé par le terme taoïste *Chenn-jen* (Homme Véritable) qui est seulement appliqué à l'homme dont l'âme a repris contact avec l'Esprit.

Durant les quatre cents dernières années, la pensée occidentale a été de plus en plus dominée par l'humanisme qui ne repose pas sur le concept de l'« Homme Véritable » mais sur celui de « l'homme tel que nous le connaissons », c'est-à-dire le membre suprême du règne animal. Il est ironique de constater qu'en négligeant de s'intéresser au supra-humain ou en doutant de son existence, l'humanisme, qui se donne comme la glorification de l'homme, cherche en fait à priver l'esprit humain de toutes ses possibilités réellement ascendantes, le confinant pour ainsi dire dans un édifice bas de toiture, où l'on peut à peine se tenir debout et où l'on ne peut évidemment songer à voler.

La philosophie moderne est ouvertement indifférente aux degrés supérieurs de l'univers ; en général, il serait préférable que des mots comme intellect et métaphysique soient conservés comme reliques du passé, tels les joyaux de la couronne dans un État qui, de royauté, s'est transformé en république. Mais de tels scrupules seraient trop peu flatteurs et ressembleraient trop à une trahison. Il serait peu élogieux de décrire un héros de la science moderne ou de la littérature comme « une personne très cérébrale » ; et ainsi, il arrive qu'un homme consacre une grande partie de sa

vie à des activités totalement anti-intellectuelles, et parfois même en soutenant qu'il n'existe rien de plus élevé que l'âme humaine, et qu'il soit considéré cependant communément comme l'« un des plus grands intellectuels de notre temps ». Ce n'est pas que le mot ait réellement changé de sens, car l'époque n'est pas encore très éloignée où Maître Eckhart déclarait : « Il y a quelque chose dans l'âme qui est incréé (...) c'est l'Intellect. »

Il y a encore une différence entre appeler un homme « intelligent » et le qualifier d'intellectuel car ce dernier terme suggère quelque chose de mystérieusement élevé — d'où son prestige auprès des prétentieux. De même, lorsque le dictateur de l'Union Soviétique parle des « bienfaits matériels et spirituels du communisme », il préfère se contredire dans les termes (car un communiste, par définition, ne croit pas en l'Esprit) plutôt que de se résigner à la triste banalité d'exprimer ce qu'il veut réellement dire ; et, plus près de nous, en Occident, les humanistes, qu'ils soient athées ou agnostiques, sont tout aussi peu disposés à renoncer au mot « spirituel » qui tient encore une place importante dans leur rhétorique. Il ne manque pas non plus d'artistes et de critiques d'art aujourd'hui qui, quand une œuvre d'art est nébuleusement dépourvue de signification, n'hésiteront pas à la qualifier de « mystique ». Pourtant, si c'est la réalité que l'on veut — et le réalisme est censé être l'un des « idéaux » de notre époque —, alors il faut reconnaître que les fusées spatiales décollent d'un monde qui est, en fait, privé de tout mouvement ascendant vers les plans supérieurs, un monde dominé par une perspective qui, à bien des égards, est abyssale et, au mieux, totalement plate.

Par ailleurs, ce ne serait pas un abus de langage de dire que la perspective des Anciens était ailée puisque, d'un bout à l'autre de leur monde, en Occident aussi bien qu'en Orient, la vie contemplative était générale-

ment considérée comme le type d'existence le plus élevé qu'un homme puisse mener, et dont le trait essentiel consiste à fixer ses pensées sur l'Esprit afin de s'élever vers lui sur les ailes de l'intuition intellectuelle.

Selon la croyance ancienne, la sphère lunaire n'est rien d'autre que le symbole, c'est-à-dire l'ombre projetée dans le monde matériel, temporel et spatial, du Ciel de la Lune, le plus bas des sept Cieux et la première des étapes spirituelles à travers laquelle l'être doit passer au cours de son voyage vers l'Infini et l'Éternel, quand il a dépassé les limites de ce monde. C'est dans la Lune que se situe le premier chant du *Paradis* de Dante, car c'est vers ce Ciel qu'il s'est élevé du Paradis Terrestre, après avoir gravi la montagne du Purgatoire. L'idée de voler dans l'espace pour atteindre matériellement la Lune était réservée à un âge où l'on pense rarement que le voyage décrit par Dante ait réellement eu lieu.

A tout ceci on peut objecter que le voyage de Dante reste une possibilité toujours aussi réelle, qu'il existe de véritables mystiques (1) dans le monde moderne et que, même au Moyen Age, ils ne constituaient qu'une petite minorité. A propos de ce dernier point, la même chose peut être dite d'époques et de lieux bien plus favorables encore à la spiritualité que l'Europe médiévale. L'Age de Fer dans son ensemble tire un autre de ses noms, l'Age Sombre, du fait que les mystiques, qui sont la lumière de la Terre, sont en petit

---

(1) « Mystique » correspond en partie à « intellectuel », car le mystique est celui qui perçoit, ou aspire à percevoir, les mystères du Royaume des Cieux, et l'intellect est la faculté par laquelle s'opère cette perception. Dans l'ensemble, « mystique » a tendance à être le terme le plus général et « intellectuel » fait plus référence à la voie mystique de la connaissance qu'à la voie d'amour, bien qu'ici encore, « amour intellectuel » soit parfois employé dans le sens d'« amour mystique » ou d'« amour spirituel ». Pour une définition à la fois claire et très satisfaisante de ces deux voies mystiques, cf. Frithjof Schuon, *Sentiers de Gnose* (La Colombe, Paris, 1957).

nombre. Néanmoins, même à une époque tardive de l'Age de Fer comme celle de Dante, ce petit nombre, loin d'être mis à l'écart, s'accordait pleinement avec la majorité, car il représentait pour les hommes les idéaux les plus élevés. L'Europe subissait encore l'ascendant du Christ et par conséquent du récit évangélique relatif à Marthe et Marie : en tant qu'héritier de Marie et possesseur de « la seule chose nécessaire », ce petit nombre se tenait pour ainsi dire au sommet de la pyramide, représentant une norme que respectait une majorité se reconnaissant anormale, et d'où une influence spirituelle pouvait s'écouler à travers les différentes couches de la société. En un sens, cette pyramide existe encore, car son existence est dans la nature même des choses ; mais, « officiellement », elle a été complètement détruite.

*

* *

Selon les *Purânas* hindous, la maladie corporelle était inconnue jusqu'à une époque avancée du *Dwâpara Yuga,* c'est-à-dire l'Age de Bronze, le troisième des quatre âges. Pour ce qui est des anciennes sciences de la médecine qui ont été transmises depuis les temps préhistoriques dans des peuples divers, la fonction de « guérisseur » fait simplement partie, très souvent, de la fonction de prêtre, et en tout cas cette science elle-même est toujours intimement liée à la religion. Elle est aussi, pour cette raison, plus ou moins en rapport avec les autres sciences anciennes, chacune d'entre elles étant une ramification de la religion, car elle est basée sur la connaissance de certaines vérités cosmologiques qui, selon la tradition, sont tout d'abord parvenues à l'homme par l'inspiration et dans certains cas par la révélation.

Ces vérités sont toutes des aspects de l'harmonie universelle : elles montrent les correspondances entre le microcosme, le macrocosme et le métacosme, c'est-à-dire entre le petit monde de l'individu humain, le grand monde extérieur et le monde qui les transcende tous deux. Pour prendre un exemple, chacune des planètes (celles d'entre elles qui sont visibles à l'œil nu, ce qui fait sept en tout, en comptant le Soleil) correspond à un métal particulier, à certaines pierres, plantes et animaux, à une couleur particulière et à une note de musique ; chacune a son jour de la semaine et ses heures de la journée ; chacune est en rapport avec certaines parties du corps et correspond à certaines maladies et, sur le plan psychique, à certains tempéraments, vertus et vices ainsi que, métaphysiquement, à l'un des Sept Cieux et à certaines Puissances Angéliques, à certains Saints, Prophètes et Noms Divins.

Une seule science ne pourrait jamais arriver à englober tous les secrets de l'univers et par conséquent il existe beaucoup de sciences traditionnelles de la médecine ; mais, d'une manière générale, la pratique experte de l'une de ces sciences présuppose une compréhension non seulement de la physiologie, de la biologie, de la botanique, de la minéralogie, de la chimie et de la physique (envisagées d'une manière totalement différente des sciences modernes du même nom) mais aussi de l'astrologie et parfois de la musique, aussi bien de ce qu'on appelle quelquefois les sciences des nombres et des lettres, à quoi il convient d'ajouter la métaphysique et la théologie, y compris une connaissance pratique étendue de la liturgie, tout ceci allié à une excellente aptitude naturelle à l'art de guérir.

Bien qu'il faille tenir compte de fréquentes exagérations, il serait ridicule de ne pas croire à tout ce que la tradition a transmis, dans des parties du monde très différentes, au sujet de guérisons remarquables accomplies par les sciences antiques. Mais entre celles-ci et

la médecine moderne il n'y a aucun rapport. Il est vrai qu'une branche de l'ancienne science chinoise de la médecine, connue en Occident sous le nom d'« acupuncture » et qui est encore largement pratiquée en Chine et au Japon, a été adoptée d'une façon quelque peu fragmentaire par quelques médecins occidentaux convaincus de sa remarquable efficacité. Il est peu probable cependant qu'elle puisse être acceptée par l'ensemble du monde médical moderne, car elle se base sur des relations fort peu évidentes entre des parties du corps très différentes, correspondances qu'une recherche purement expérimentale n'aurait jamais pu détecter et que la science moderne ne peut expliquer.

Certains de ces docteurs occidentaux qui pratiquent l'acupuncture essayent bien en fait de l'accorder avec la médecine moderne, en prétendant qu'elle a une origine empirique ; mais c'est là une pure hypothèse et, mis à part le fait indéniable que la manière ancienne d'aborder la science, partout dans le monde, était radicalement différente de la manière moderne, est-il réellement concevable que l'on ait pu découvrir, à la suite d'expériences, que le traitement pour une maladie de l'estomac, par exemple, peut être appliqué à un centre nerveux de l'orteil, tandis que le foie peut être soigné par la cheville, le rein par le genou, le gros intestin par le coude et ainsi de suite ? (2)

Indépendamment de quelques intrusions exceptionnelles et souvent superficielles de telles sciences dans la science moderne, et en tenant compte d'une certaine continuité entre le passé et le présent (peut-être plus qu'on ne le croit en ce qui concerne l'usage des médicaments), la médecine moderne est ce qu'elle prétend être : une invention purement humaine reposant sur les seules expériences pratiques de l'homme.

---

(2) Pour une étude de la pratique de cette science en Occident, cf. Félix Mann, *Acupuncture*, Heinemann, 1962.

La vocation de médecin a encore, sans conteste, le caractère sacré que possède toute réponse apportée à un besoin urgent ; et l'on pourrait soutenir que cela s'applique aussi à son savoir, en dépit de son caractère profane intrinsèque, car bien que la plupart des inventions modernes ne soient pas « nécessaires », quelques-unes le sont, et en particulier celles d'ordre médical. Si un homme du lointain passé pouvait revenir, qu'est-ce qui le frapperait le plus, l'habileté de nos dentistes, par exemple, ou l'état de pourriture de nos dents ? On pourrait même dire que, dans un monde monstrueusement surpeuplé et perclus de maladies, où l'augmentation des cas de mauvaise santé est proportionnelle à la raréfaction des êtres doués pour pratiquer une science sacrée, il est besoin, en particulier, de la médecine moderne, c'est-à-dire d'une science qui ne se montre pas trop exigeante quant aux qualifications et que l'on peut enseigner à un grand nombre d'hommes et de femmes pouvant être formés et organisés pour affronter la crise.

Il est cependant extrêmement peu probable que nos ancêtres eussent admis tout ceci. Ils auraient certainement soutenu, en tout cas, que le point de vue humaniste, qui a permis le développement de la médecine moderne, a lui-même donné naissance à beaucoup de maladies qui exigent un traitement médical. Il n'aurait pas non plus échappé à leur attention que, comme l'humanisme en général, cette manifestation particulière de l'humanisme — et la même chose s'applique aux autres sciences modernes — revêt un aspect suicidaire. Car, de même qu'humanisme veut dire abolition de la nature humaine, c'est-à-dire élimination de toutes les caractéristiques spécifiques de ce que les taoïstes appellent Homme Véritable, de même médecine moderne veut dire, à la longue, abolition de la santé par la dégénérescence de l'espèce, provoquée par le développement d'un système qui permet à l'homme,

et donc l'y contraint en un sens, de faire fi, dans des proportions énormes, de la loi de sélection naturelle qui est l'antidote de la nature contre la décadence. Dire que nous vivons dans un monde où chacun est à moitié mort parce que personne ne meurt est évidemment une exagération, mais telle est du moins la tendance ; et en allant finalement à l'encontre de ses propres intentions, cette science est condamnée à n'être qu'une des nombreuses illustrations modernes de la vérité exprimée par la parabole des talents et selon laquelle : « à celui qui n'a rien, on enlèvera même ce qu'il a ».

Mais si la médecine a échappé à présent au contrôle humain, et ce, de plus d'une façon, l'aspect le plus sinistre de la situation est qu'elle a pris son importance pseudo-absolue en usurpant dans une très large mesure la place de quelque chose qui touche en fait à l'Absolu. Le monde moderne consacre au traitement des corps malades une inestimable réserve d'énergie qui, autrefois, était consacrée au traitement des âmes malades. Les hommes étaient élevés dans l'idée que toutes les âmes étaient malades, hormis quelques rares exceptions. Inutile de le dire, aujourd'hui aussi, il est admis couramment que beaucoup d'âmes sont malades et on nous répète sans cesse que le nombre des criminels et des déments augmente. Mais l'on considère à présent que la grande majorité des âmes, celles des gens honnêtes et sains d'esprit, sont en bonne santé ou en tout cas ne requièrent pour ainsi dire aucun traitement, et l'on suppose qu'elles sont plus ou moins à l'abri de la déchéance. On perd de vue l'abîme qui sépare cette prétendue « bonne santé » de la parfaite santé de l'âme et, d'une manière générale, on n'a qu'une très vague idée de ce que celle-ci pourrait être ; d'ailleurs, il ne semble pas non plus que les dernières générations en aient su davantage, elles qui ont vécu au cours des deux ou trois derniers siècles, dont le moralisme de plus en plus inintelligent et souvent superfi-

ciel devait inévitablement, au bout du compte, provoquer une réaction de scepticisme amoral.

D'autre part, si nos ancêtres moins récents savaient si bien que leurs âmes étaient malades, et s'ils comprenaient si bien la nature de la maladie, c'était parce que leur civilisation était fondée sur l'idée de la santé psychique et dominée par la notion de l'âme parfaite. Et ils n'étaient pas les seuls car on ne peut pas vraiment dire que cette notion, basée sur des principes universels, ait varié d'un bout à l'autre du monde ancien, excepté là où la religion avait dégénéré au point de perdre de vue l'objet même de son existence, qui est avant tout de réunir l'homme à sa source Absolue, Éternelle et Infinie. Partout où la religion garde cette fin en vue, la conception de la plus haute possibilité humaine reste nécessairement la même ; et, bien qu'il faille toujours tenir compte de certaines différences de formulation, les grandes religions du monde sont en fait unanimes à dire que celui qui, ayant réintégré l'état de l'Homme Primordial, a de ce fait recouvré la pleine santé de l'âme, se distingue essentiellement par la conscience qu'il a du « Royaume des Cieux en lui » : il n'a nul besoin de « chercher », car il a déjà « trouvé », nul besoin de « frapper », car déjà on lui a « ouvert » ; et, grâce à ce dernier acte, l'âme humaine, qui est semblable à un miroir, est capable de refléter les Qualités Divines et d'être, telle qu'elle fut créée, « à l'image de Dieu ».

Dans la doctrine islamique, les Qualités sont de deux sortes : Qualités de Majesté et Qualités de Beauté, et ceci s'accorde avec ce qu'enseignent, implicitement sinon expressément, d'autres religions, au sujet de la Perfection Divine (3). L'idéal le plus élevé sur le plan

(3) Dans la tradition extrême-orientale, ces deux aspects de la Divinité sont symbolisés par le dragon et le phénix ; par l'aigle et le paon dans la tradition gréco-romaine.

humain peut donc être défini comme la majesté et la beauté de l'âme, auxquelles on doit ajouter, par la nature même des choses, la sainteté et l'humilité (4) — la sainteté en vertu du contact direct de l'âme avec l'Esprit, et l'humilité, parce que seule l'âme qui a accès à l'Esprit a pleinement conscience, par comparaison, des limitations de l'âme comme telle.

Pour toute civilisation théocratique, cet idéal est incarné avant tout par le Messager Divin, le fondateur de la religion sur laquelle la civilisation est basée, et par le noyau d'hommes et de femmes qui furent ses compagnons et successeurs immédiats. Il est enchâssé dans leurs tombes, de même que dans celles des saints ultérieurs, et chacun de ces tombeaux enrichit la communauté d'une nouvelle possibilité de pèlerinage. Cet idéal est glorifié dans la liturgie, dans la poésie, la peinture et la sculpture. Traduit en symboles géométriques, il est cristallisé dans la majesté et la beauté des grands temples où l'on peut aussi l'entendre, transposé par le moyen du rythme et de la cadence ; et cette musique, se répandant dans le monde, laisse son empreinte de manière plus ou moins profonde dans chaque musique non liturgique de toutes les classes de la société, tout comme les demeures des riches et des pauvres sont des prolongements, à des degrés divers et de différentes façons, du lieu central et communautaire du culte.

La sainteté et l'humilité sont représentées par le haut et le bas de la Croix ; la majesté, qui comprend la justice et d'autres vertus reflétant la Rigueur Divine, est représentée par le côté gauche, et la beauté, qui comprend tous les reflets de la Miséricorde Divine, par le côté droit. En un sens supérieur, la majesté est un

(4) Dans le Christianisme, ces deux vertus, de même que la majesté et la beauté, sont reflétées dans le double nom *Jésus-Marie*.

reflet de l'Absolu et de l'Éternel ; comme telle, inséparable de la sainteté et comprenant implicitement chaque vertu, elle est symbolisée par la branche verticale de la Croix, tandis que la beauté, qui comprend explicitement toutes les vertus et qui reflète la Richesse et la Bonté Infinie de Dieu, est figurée par l'amplitude de la branche horizontale.

Par la convergence de ses extrémités vers son centre, la Croix est aussi une image de l'unité, tout comme, par ses branches orientées dans toutes les directions, elle est une image de la totalité ; c'est un autre aspect de sa ressemblance avec Dieu, qui est à la fois Un et Tout. Pour être parfaite, l'âme doit être entière. La « sainteté » (*holiness*), l'« intégralité » (*wholeness*) et la « santé » (*health*) étaient à l'origine le même mot et ont été simplement différenciés dans la forme et dans le fond par la fragmentation du langage. Les vertus de sincérité et de simplicité sont inséparables de cette perfection, car chacune à sa manière exprime l'indivisibilité de l'âme.

La cause principale de la maladie chez l'homme est la perte de la relation directe, en lui-même, entre ce monde et l'autre, et la perte, par conséquent, de la sensibilité de l'âme au magnétisme divin du Cœur qui seul peut faire contrepoids à l'impulsion extériorisante à laquelle toute création est soumise ; et si cette impulsion n'est pas contrôlée, de même que les rayons d'un cercle s'écartent de plus en plus les uns des autres à mesure qu'ils s'éloignent du centre, de même les différents éléments psychiques se détachent de plus en plus les uns des autres et l'âme perd peu à peu de son unité, devenant de moins en moins simple et sincère. Le premier commandement du Christ vient comme un antidote foudroyant à cette constante désintégration. Le but de la religion dans son ensemble est de supprimer tout relâchement chez l'homme, en communiquant à son âme un élan en direction du centre qui

le placera une fois encore dans la sphère d'attraction du Cœur ; et si cela s'applique avant tout aux rites religieux, c'est aussi vrai de toute chose qui possède une fonction spirituelle. Ainsi, lorsque nous contemplons une œuvre d'art véritablement sacré, l'âme s'assemble toute entière, comme si elle répondait à un appel urgent. Il n'est aucunement question d'une réaction fragmentaire car nous ne parvenons pas suffisamment à nous émerveiller. L'essence d'une civilisation sacrée réside dans l'exigence perpétuelle, manifestée à tous les niveaux, que l'âme reste unie et ne se disperse pas, et l'une des grandes supériorités du passé sur le présent repose dans la réponse apportée par les âmes à cette demande. Pour prendre un exemple restreint mais qui n'en est pas moins significatif, lorsque nous écoutons la musique de danse du Moyen Age, même du genre le plus joyeux, nous n'avons pas du tout l'impression qu'un fragment de l'âme a volé en éclats en se séparant du reste dans un esprit de rébellion. Au contraire, cette musique évoque l'image d'hommes et de femmes qui, dans leur plaisir, ne pouvaient pas et ne voulaient pas oublier le caractère éphémère de la vie et celui, inéluctable, de la mort.

La civilisation actuelle n'exige rien de tel de la part de l'âme : quels que soient les « remèdes » sacramentels que certains peuvent prendre, le monde moderne veille à ce que les hommes soient perpétuellement environnés par les antidotes à ces remèdes, par toutes sortes de poisons qui favorisent la maladie au lieu de la combattre, car il est tout de même prodigieusement ironique que la seule civilisation qui fait profession de ne pas tenir compte de l'« hérédité » et place tout son espoir dans l'« environnement » est aussi la seule à n'avoir aucun environnement digne de ce nom à offrir. Il ne serait même pas exagéré de dire que beaucoup, si ce n'est la plupart, des bons éléments dont les hommes ont hérité aujourd'hui sont sérieusement menacés

d'anéantissement, précisément par cet environnement dans lequel ils sont condamnés à grandir et à passer leur vie. Leur éducation, le travail que la plupart d'entre eux ont à faire (5), les vêtements qu'ils ont à porter (6) et, peut-être avant tout, la façon dont ils sont censés occuper leurs loisirs et « s'amuser », tout cela est conçu non seulement pour étouffer tout sens de la majesté et de la beauté, mais aussi pour éliminer les vertus d'unité, de simplicité et de sincérité en fragmentant la substance psychique. Au lieu d'être disciplinée pour toujours être « lucide », l'âme oublie la façon de se donner entièrement à chaque chose, car il y a peu ou point de chose dans sa nourriture quotidienne qu'elle soit en mesure d'approuver. Son envi-

---

(5) Si le passé pouvait être le témoin du présent, il s'écrierait, relativement à la plupart des moyens d'existence du monde moderne : « Est-ce pour cela que l'homme fut créé ? »

(6) Après le corps, les vêtements sont le plus proche environnement de l'âme humaine et ont sur elle un effet considérable que les Anciens connaissaient bien. Leurs façons de s'habiller, bien que variant superbement d'une civilisation à l'autre, étaient toujours le souvenir de la dignité de l'homme, comme représentant de Dieu sur la Terre. Mais en Europe occidentale, il faut remonter à presque mille ans en arrière pour trouver des vêtements qui puissent se comparer à ceux d'autres civilisations théocratiques ou avec la dignité de la simple nudité. Certes, il est vrai qu'à la fin du Moyen Age, les Chrétiens continuaient encore de faire preuve d'un certain sens de la forme et de la proportion dans leur habillement, mais une note indubitablement mondaine et profane avait été apportée, signe précurseur de l'avenir. Depuis le milieu du XVIe siècle, alors que le reste du monde est resté fidèle à l'habillement traditionnel, les modes européennes n'ont été qu'une succession de crises d'extravagance et de vanité, une sorte d'agonie des valeurs spirituelles, dont l'aboutissement est un vêtement qui, comme le disent les Arabes, a un « relent d'athéisme ». Pour avoir une idée objective de la nature anti-spirituelle des modes modernes, il suffit de rappeler que, dans l'art sacré de beaucoup de civilisations, les Esprits saints au Paradis sont représentés, sans la moindre incongruité, dans des vêtements semblables à ceux que portaient l'artiste et ses contemporains. On peut imaginer le tableau qu'exécuterait un artiste moderne si les personnages peints étaient vêtus de même. Il est significatif aussi que, plus ils seraient « correctement » habillés, c'est-à-dire plus leurs vêtements seraient incongrûment représentatifs de notre siècle en chacune de ses décennies, plus fracassant serait l'effet.

ronnement ressemble à une multitude de mains qui la sollicitent de tous côtés en ayant l'air de dire : « Accorde-moi juste un peu de ton attention », et le nombre de ces « mains » augmente sans cesse et leurs demandes se font de plus en plus futiles.

En d'autres termes, pour ce qui est de la santé de l'âme, le monde moderne fait penser, chaque jour davantage, à un immense hôpital où un malade courrait le risque d'être soigné à l'exact opposé de ce dont il a besoin, un hôpital où, pour ainsi dire, les diabétiques seraient nourris exclusivement de sucre — tant ceux qui sont chargés de guérir se sont « lavé les mains » des âmes, du moins en ce qui concerne les gens honnêtes et sains d'esprit.

*

* *

Parmi les correspondances sur lesquelles se basent les sciences sacrées, il y a le rapport entre le cœur comme centre du corps et le Soleil comme centre du monde matériel, le cœur et le Soleil étant les symboles de ce Cœur qui est le Centre de toutes choses. On peut difficilement séparer cette connaissance de la position centrale du Soleil et de son symbolisme et celle du mouvement de la Terre et des planètes autour du Soleil, et il n'est donc pas surprenant que certains sages de l'Antiquité aient pu savoir, à cet égard, ce que savent les astronomes modernes. Mais il ne fait guère de doute que, jusqu'à l'époque de Copernic, la plupart des hommes aient cru que le Soleil tournait autour de la Terre. Depuis cette époque, et tout particulièrement depuis celle de Galilée, de plus en plus de gens savent que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil ; et, là encore, il semble qu'ils aient acquis un élément de connaissance d'un niveau inférieur en perdant une

connaissance analogue à un niveau supérieur et plus précieuse. Si les Anciens, d'une manière générale, ne savaient pas que la Terre tourne autour du Soleil, ils savaient en revanche fort bien que l'âme individuelle, qui correspond à la Terre, tourne autour du soleil intérieur, en dépit de l'illusion selon laquelle l'*ego* humain est lui-même un centre indépendant, illusion à laquelle l'homme déchu est, par définition, soumis jusqu'à un certain point. Aujourd'hui, tandis que l'*ego* humain, pour parler d'une manière collective, est près d'atteindre la limite extrême de séparation d'avec le Cœur, et alors que le voile entre le Cœur et l'âme ne peut davantage s'épaissir, l'illusion de la centralité propre de l'*ego* est inévitablement à son degré le plus élevé ; et, en fait, la plupart de ceux qui saluent la « découverte » de Copernic comme l'« une des étapes importantes dans la voie qui mène à l'éveil de l'humanité » doutent fortement de l'existence du soleil intérieur, quand ils ne refusent pas d'y croire totalement. Ce n'est pas que l'acquisition de la connaissance inférieure ait entraîné directement la perte de la connaissance supérieure, bien que le rapport entre les deux puisse être plus étroit qu'il n'y paraît au premier abord. Mais la perte de l'une et l'acquisition de l'autre sont incontestablement une conséquence du changement général de cette « habileté » de l'homme, appliquée autrefois au spirituel et à présent au matériel.

*
* *

Le vol dans les airs, la guérison des malades et la connaissance de ce qui est central et périphérique sont trois exemples de possibilités qui, étouffées ou réprimées à un niveau supérieur, se sont développées séditieusement à un niveau inférieur. Considérons à pré-

sent un quatrième exemple qui, envisagé de son propre point de vue, embrasse comme tous les autres l'ensemble de la question.

L'âme est de ce monde alors que l'Esprit ne l'est pas ; mais puisqu'il y avait tout d'abord une relative continuité entre l'âme et le Cœur, il existe une certaine partie de la substance psychique — celle qui, située à la limite supérieure de l'âme, est la plus proche du Cœur — qui n'est, en un sens, « pas de ce monde » puisque sa fonction est de recevoir de l'Intellect la lumière de l'Esprit. En un autre sens, elle est « de ce monde », car sa fonction est de transmettre cette lumière aux autres facultés de l'âme et aussi parce que, en raison du voile qui dissimule l'Intellect et du verrouillage entre les deux mondes, elle est demeurée du côté de l'âme.

La partie la plus élevée et la plus précieuse de la substance psychique est le lieu où opèrent les trois vertus que sont la foi, l'espérance et la charité, lesquelles sont trois modes différents de l'aspiration de l'âme vers l'autre monde. Examinons pour l'instant la seconde de ces vertus qui, en un sens, participe des deux autres.

La vertu d'espérance consiste à considérer la vie humaine comme un voyage qui mène à la satisfaction infinie et éternelle de tous les désirs possibles, pourvu que certaines conditions, ne dépassant pas nos capacités, soient remplies. Cette fin peut être atteinte non seulement après la mort mais aussi, par un petit nombre d'individus exceptionnels — exceptionnels pour la présente période du cycle — au cours de cette vie même. Dans l'un et l'autre cas, afin que la vie puisse être un voyage dans la bonne direction, les conditions à remplir ont toujours un rapport avec la « remontée » du courant, bien qu'il y ait différentes manières de procéder ainsi, certaines étant plus ou moins aisées selon les groupes humains — d'où la diversité des religions.

Au sein de chaque religion également, il y a toujours diverses possibilités qui tiennent compte des grandes différences entre les individus. La vie de celui qui est en perpétuel pèlerinage, par exemple, est évidemment très différente, en apparence, de la vie de celui qui psalmodie un texte sacré ou invoque un Nom Divin, perpétuellement retiré du monde ; il y a aussi le cas de celui dont la vie est pénétrée par l'invocation ou la méditation, ou même par les deux, mais qui, extérieurement, travaille pour assurer sa subsistance ; une telle existence peut quelquefois être interrompue par un pèlerinage ou une retraite spirituelle. Mais quelles que puissent être les différences extérieures, l'objectif est, au fond, toujours le même : c'est le dépassement de l'individualité humaine, au moyen d'une Grâce obtenue par l'adoration, afin de reprendre contact avec l'Esprit. Il est même permis de dire que l'aspiration religieuse, à son plus bas niveau, c'est-à-dire le minimum légal accompli par peur de la damnation, a cet objectif en vue, tout au moins indirectement, car le salut mène à la purification qui elle-même ouvre la voie vers la sanctification.

Jusqu'à une époque très récente, telle était l'orientation de l'homme partout dans le monde : les « embarcations », emportées ou non par la force du courant, remontaient toutes, pour ainsi dire, à contre-courant. Mais, au cours des deux derniers siècles, il vint un moment — qu'il serait difficile de situer avec plus de précision — où, faute de l'effort minimum exigé pour maintenir les proues dans la bonne direction, un certain nombre d'embarcations qui étaient entraînées à reculons par le mouvement des eaux, furent déviées de façon à présenter leurs flancs au courant et à se trouver, en quelque sorte, dépourvues d'orientation ; à partir de cette situation insoutenable de doute, d'incertitude et de désespoir, il ne fut pas difficile au courant de leur faire faire volte-face de manière à ce qu'elles sui-

vent désormais le sens de leur dérive. Avec des cris de triomphe, les équipages de ces embarcations déclarèrent « avoir enfin progressé » et invitèrent ceux qui luttaient encore contre le courant à « se libérer des chaînes de la superstition » et à « marcher avec leur temps ». Un nouveau credo fut rapidement inventé, et cependant on n'a que très rarement examiné en détail ce qu'il sous-entendait, à savoir que les efforts millénaires déployés par les hommes pour remonter le courant, c'est-à-dire les efforts « réactionnaires » ou « rétrogrades », avaient été faits en pure perte, ayant été totalement inutiles et sans objet ; toutefois, « en dépit de tout ce que les réactionnaires ont pu faire pour retenir le genre humain dans la sombre nuit de l'ignorance, les éléments progressistes de l'humanité se sont peu à peu frayé leur chemin », de telle sorte que nous voici arrivés à ce qu'un homme politique, au début du siècle, qualifia de « glorieux matin du monde ».

Pendant ce temps-là, ils rendent leur « doctrine » plus vraisemblable en annexant la plupart des hommes éminents du passé et en prétendant que ceux-ci ont agi et pensé en conformité avec leurs propres opinions. Les révolutionnaires ne sont pas les seuls à être acclamés pour avoir été les champions du progrès de leur époque, c'est le cas également des grandes figures spirituelles. Sans se rendre compte que leur mission consistait, en fait, à ramener les hommes à la perfection primordiale dans laquelle fut créée l'humanité, ils déclarent que le Bouddha, le Christ et Mahomet furent « très en avance sur leur temps ».

En fait, la maxime selon laquelle « l'homme ne peut pas vivre sans espoir » ne s'est révélée que trop juste. Ce fut seulement après qu'une grande partie de l'humanité eut cessé de croire à la possibilité d'un progrès « vertical », le progrès de l'individu vers l'Éternel et l'Infini, que les hommes commencèrent à porter leurs espoirs sur un vague « progrès » horizontal pour

l'humanité dans son ensemble, conduisant à un état de « bien-être » terrestre. Ce bien-être, il y a de multiples raisons de douter qu'il soit non seulement possible mais aussi souhaitable — en supposant qu'il doive être l'ultime résultat des tendances actuelles. En tout cas, personne ne sera jamais en mesure d'en jouir plus de quelques années, la brève durée d'une vie humaine.

*
* *

L'agnostique et l'athée sont libres de s'amputer d'un membre, mais ils ne peuvent pas, en refusant de croire au Transcendant, se débarrasser de ces éléments psychiques dont la fonction normale est d'être les véhicules de l'aspiration vers le Transcendant ; on peut expliquer une grande partie de l'absurdité du monde moderne par la présence, dans les âmes de ses chefs et de bien d'autres, d'une abondance de substance psychique superflue. Le danger de cette substance « inutilisée » est d'autant plus grand qu'elle contient les éléments qui sont en eux-mêmes les plus précieux et les plus puissants de l'âme ; et même en dehors des athées et des agnostiques, la religion semi-agnostique et assez tiède qui caractérise la plupart des « maîtres à penser » de l'Occident moderne, pour peu qu'ils aient une religion quelconque, est impuissante à ouvrir les fenêtres de l'âme et à frayer un chemin à ses plus hautes aspirations qui, en conséquence, sont en quelque sorte renversées et chutent au niveau des aspirations terrestres légitimes, apportant déformations et chaos, et étouffant sous un fatras de rêves sentimentaux et totalement irréalistes la plus grande partie valable de ce qu'un réalisme raisonnable pourrait accomplir s'il était laissé à lui-même. C'est comme si un oiseau, refusant ou étant incapable de voler, trébuchait sans cesse

en marchant sur ses propres ailes. De toutes ces vertus, qui sont en fait les ailes de l'âme, tout ce qui reste (*superstat*) de la foi est le fanatisme rigide de la pseudo-religion de l'évolution et du progrès ; tout ce qui reste de l'espérance est un optimisme grotesque qui aborde l'avenir la tête haute, au milieu d'un champ de ruines qu'il se refuse à voir, et en compagnie des minuscules et incertains apports des « réalisations » humaines, dont beaucoup sont extrêmement contestables ; et ces deux superstitions sont aggravées par un enthousiasme passionné qui envahit l'esprit et qui, par un manque total du sens des proportions, révèle ainsi sa chute du sommet même de l'âme et montre qu'il en est en fait le point le plus élevé, c'est-à-dire ce qui en l'homme désire le plus le Divin, inversé et tourné vers ce monde où il dissipe toute son énergie, entraînant l'âme, d'infatuation en infatuation, dans sa quête vaine d'un Absolu terrestre.

CHAPITRE IV

Liberté et égalité

Le monde d'aujourd'hui est un chaos d'opinions et d'aspirations désordonnées : le soi-disant « monde libre » est un chaos fluide ; la partie totalitaire du monde moderne est un chaos rigide. Par opposition, le monde ancien constituait toujours un ordre, c'est-à-dire une hiérarchie de concepts, chacun au niveau qui lui est propre. Le chaos a été provoqué, nous l'avons vu, par le « téléscopage » humaniste de la hiérarchie jusqu'au niveau psychique, et par l'intrusion, dans les considérations terrestres, d'aspirations vers l'autre monde, frustrées et perverties. L'homme, en raison de sa véritable nature, ne peut pas ne pas adorer ; et si sa perspective est coupée du plan spirituel, il trouvera un « dieu » à adorer à un niveau inférieur, dotant ainsi quelque chose de relatif de ce qui seul appartient à l'Absolu. D'où l'existence aujourd'hui de tant de « mots tout-puissants » comme « liberté », « égalité », « instruction », « science », « civilisation », mots qu'il suffit de prononcer pour qu'une multitude d'âmes se prosterne en une adoration infra-rationnelle. Les superstitions de la liberté et de l'égalité ne sont pas seulement le résultat mais aussi, en partie, la cause du désordre général, car chacune, à sa manière, est

d'imaginer une vaste caverne souterraine dans laquelle se trouvent des prisonniers qui y ont été enfermés depuis leur enfance. Ils sont assis en rang et font face à l'un des murs de la caverne, et sont enchaînés de telle sorte qu'ils ne peuvent pas tourner la tête, étant seulement capables de regarder droit devant eux. Un feu, allumé derrière eux, projette sa lumière sur le mur, et entre eux et le feu on déplace des marionnettes faites à l'image de toutes sortes de créatures terrestres, vivantes ou inanimées. Mais, n'étant pas en mesure de tourner la tête, les prisonniers peuvent seulement voir les ombres que les marionnettes projettent sur le mur qui est devant eux.

Socrate nous demande alors d'imaginer que l'un des prisonniers se libère de ses chaînes. Tout d'abord, il est capable de se retourner et de voir les marionnettes elles-mêmes. Puis, s'échappant de la caverne, il parvient au monde extérieur où l'on peut voir toutes ces choses dont les marionnettes ne sont que l'apparence. Pour commencer il est seulement capable de regarder leurs ombres et leurs reflets dans l'eau, d'abord à la lueur de la Lune puis à celle du Soleil ; ensuite il est capable de regarder les choses elles-mêmes, et finalement il est capable de regarder le Soleil.

La caverne représente ce monde et les prisonniers sont les mortels au cours de leur vie terrestre. Par manque d'objectivité, dû à la paresse, à la stupidité et au parti pris, les prisonniers ne peuvent pas même voir nettement les marionnettes, c'est-à-dire les choses de ce monde ; d'elles, ils ne voient que l'ombre, vague et indistincte, « car à présent nous voyons dans un miroir et de façon confuse, mais alors ce sera face à face » (2). Le monde extérieur est l'autre monde, qui contient les réalités spirituelles dont les choses de ce

(2) *I Corinthiens* 13.

une révolte contre la hiérarchie ; et elles sont d'autant plus pernicieuses qu'elles sont des perversions de deux des élans les plus élevés de l'homme. *Corruptio optimi pessima*, la corruption du meilleur est la pire ; mais il suffit de rétablir l'ordre ancien, et les deux idoles en question s'évanouiront de ce monde (laissant ainsi la place aux aspirations terrestres légitimes vers la liberté et l'égalité) et, transformées, reprendront leur place au sommet même de la hiérarchie.

Le désir de liberté est avant tout désir de Dieu, la Liberté Absolue étant un aspect essentiel de la Divinité. Ainsi, dans l'Hindouisme, l'état spirituel suprême qui marque la fin de la voie mystique est désigné par le terme de délivrance (*moksha*), car c'est un état d'union (*yoga*) avec l'Absolu, l'Infini et l'Éternel, qui permet l'affranchissement des liens de la relativité. C'est évidemment, avant tout, cet affranchissement auquel le Christ faisait référence lorsqu'Il disait : « Recherchez la connaissance, car la connaissance vous rendra libre », étant donné que la connaissance directe, la Gnose, signifie l'union avec l'objet de la connaissance, c'est-à-dire avec Dieu. Mais cette parole du Christ possède également une application secondaire à un niveau inférieur : une libération relative est obtenue par la connaissance directe des vérités spirituelles, car une telle connaissance signifie l'accès à un monde supérieur et par conséquent la possibilité de s'échapper de ce monde. Cette évasion est la « sortie de la caverne » de la célèbre image de Platon, et il ne sera pas hors de propos de la rappeler ici car elle représente la perspective du monde ancien, à la fois oriental et occidental.

Platon — ou plutôt Socrate, car c'est dans sa bouche que Platon met son discours (1) — nous demande

---

(1) Livre VII de *La République* ou plus exactement de *L'État* de Platon.

monde sont les symboles. L'accroissement des pouvoirs de vision du prisonnier qui s'est échappé, à partir du moment où il est parvenu au monde extérieur, correspond exactement à la splendeur croissante du sourire de Béatrice à mesure qu'elle guide Dante à travers les Sept Cieux. Cet accroissement marque l'intensification de la perception intellectuelle directe, à mesure que l'être s'élève dans la hiérarchie des états spirituels, avançant chaque fois un peu plus sur le chemin de la libération, comparée à laquelle la liberté conférée par l'affranchissement des chaînes apparaît de plus en plus relative, sans parler de ce qu'on appelle habituellement « liberté », c'est-à-dire ces petites « libertés » dont jouissent les prisonniers eux-mêmes, dont la plupart ne désirent même pas être délivrés de leurs chaînes. Socrate nous invite à imaginer de quelle façon les activités et les intérêts de ces prisonniers, centrés entièrement sur les ombres des marionnettes, apparaîtraient à celui qui est parvenu à l'illumination finale.

Si nous réfléchissons un instant à l'image de Platon, car celui-ci nous invite avant tout à la réflexion, il est clair que les êtres les plus remarquables parmi ceux qui s'échappent de la caverne et qui y retournent sont les Messagers Divins, les fondateurs de religions, dont certains ne furent jamais prisonniers mais descendirent simplement d'en haut. Dans tous les cas, leur mission est toujours d'instruire les habitants de la caverne au sujet du Soleil et de la Lune, des hommes et des femmes, des animaux et des oiseaux, des arbres et des fleurs, selon leurs pleines dimensions, combien ils sont merveilleux de forme et de couleur ; et certains prisonniers se pénètrent de leurs paroles et éprouvent le désir ardent de s'échapper du monde des ombres pour le monde réel, mais beaucoup d'autres sont courroucés, et soutiennent que les Prophètes sont des fous ou des rêveurs et que les ombres des marionnettes sont les plus hautes réalités existantes.

A la lumière de cette image, on voit que la différence entre celui qui croit et celui qui ne croit pas n'est pas celle entre le prisonnier et l'homme libre mais entre deux prisonniers, dont l'un est conscient de son emprisonnement, alors que l'autre ne veut pas admettre que ce monde est une prison, car ses pensées s'arrêtent aux murs de la prison.

*

* *

Si à présent nous remontons jusqu'à l'origine, dans l'Absolu, de la conception égalitaire, nous voyons que c'est un aspect de la suprême possibilité spirituelle que le Christianisme appelle « déification » et que l'Hindouisme exprime par la formule « tu es Cela » (Dieu est ton Véritable Soi). Le besoin d'égalité, qui fait partie de la nostalgie de l'homme déchu, est avant tout le besoin d'être « adéquat », une fois encore, à la Présence Divine. Cette adéquation, qui est le plus grand de tous les Mystères, est exprimée dans l'Islam par cette parole : « Le Ciel et la Terre ne peuvent Me contenir, mais le cœur de Mon fidèle serviteur Me contient ».

Les plus grands saints sont égaux, en vertu de l'égalité de leur vacuité, qui reçoit la Plénitude de l'Infini ; et cette égalité a, en deçà de son aspect divin, ce qu'on pourrait appeler un aspect céleste. Un poème anglais médiéval, *La Perle*, raconte l'histoire d'un homme qui se rend sur la tombe de sa fille et qui, s'endormant, a une vision d'elle au Paradis. Il lui demande comment elle va et elle lui répond qu'elle est Reine des Cieux. Comme il lui reproche de dire une pareille chose, elle réplique : « Il est vrai, comme tu le dis, que la Sainte Vierge Marie est Reine des Cieux ; mais si immenses sont sa bienveillance et sa bonté qu'elle

permet aux autres de régner comme Roi et Reine à ses côtés ».

Même sur le plan humain, une société où tous les hommes sont « socialement » égaux n'est pas qu'un rêve utopique mais une possibilité, et la tradition nous enseigne que ce fut en fait la norme sur terre pendant des milliers d'années. L'Age d'Or est, par définition, l'âge où tous les hommes sont « au-dessus des castes ». Toutefois, à défaut d'une telle égalité, il est évidemment préférable que certains éléments de l'humanité demeurent relativement excellents plutôt que tous sombrent en une égale médiocrité. Le « système des castes » fut un moyen, parmi d'autres, de sauvegarder autant que possible tout ce qui restait d'excellence et de le mettre en mesure de profiter de la meilleure manière à l'ensemble de la société. Ce système a, du reste, amplement fait ses preuves, car ce sont les Hindous qui, de tous les peuples, l'ont appliqué avec le plus de rigueur et de méthode et ce sont eux précisément qui ont réussi à conserver intacte, jusqu'à ce jour, dans toute son intellectualité, une religion extrêmement ancienne, dont les équivalents grec, romain et germanique étaient déjà dégénérés aux premiers temps historiques.

Il est fatal que l'existence des castes inférieures, anormale en elle-même, devienne normale à la fin d'un cycle temporel. Le monde ancien était préoccupé par sa propre conservation et cherchait la meilleure façon d'endiguer le flot de la dégénérescence, c'est-à-dire de freiner la multiplication de types humains inférieurs et de ralentir le mouvement descendant qu'il savait être inévitable ; mais les méthodes de résistance à ce mouvement furent diverses. Le système des castes implique l'acceptation du fait qu'une certaine dégénérescence s'est déjà produite. Un moyen plus ancien de conservation est, pour un peuple, de tenir à distance, comme le firent les Peaux-Rouges, certaines des principales

causes extérieures de la décadence humaine, telle la vie non nomade et sédentaire et tout ce qui l'accompagne, et de rester en un contact, aussi étroit que possible, avec la nature vierge, c'est-à-dire en un contact physique et psychique, ritualisé et illuminé par un contact véritablement intellectuel. Cette dernière condition est indispensable.

« C'est à travers les espèces et les phénomènes de la nature que l'Indien contemple les essences angéliques et les Qualités Divines... Aucun objet n'est pour eux [les Indiens] ce qu'il paraît être, mais est simplement l'ombre lointaine d'une Réalité. C'est pour cette raison que tout objet créé est *Wakan*, sacré.

« Le sanctuaire de l'homme rouge est partout ; c'est pourquoi la terre doit être intacte, vierge et sacrée, comme lorsqu'elle sortit des Mains Divines — puisque seul ce qui est pur reflète l'Éternel. L'Indien n'est aucunement un « panthéiste », et il ne lui est jamais venu à l'idée, un seul instant, que Dieu est dans le monde ; mais il sait que le monde est mystérieusement plongé en Dieu » (3).

Cette perspective impose une manière de vivre qui permet de se passer totalement d'un système de castes, et de maintenir un ordre social qui est, au moins virtuellement, une prolongation de l'égalité primordiale. Il n'y a ni « prolétariat » ni « bourgeoisie » chez les Indiens d'Amérique ; quand ils restent fidèles à eux-mêmes et ne sont pas corrompus par les Visages Pâles, c'est une race d'aristocrates qui produit encore, à chaque génération, une petite minorité rappelant les prêtres-rois de la haute antiquité.

---

(3) Frithjof Schuon, *Language of the Self*, p. 205, 221. Il faut lire ce livre non seulement pour son étude, résultat de contacts directs, sur la spiritualité des Peaux-Rouges, principalement ceux des plaines, mais aussi pour son chapitre intitulé « Distinctions dans l'ordre social », dans lequel est examinée la question des castes et des classes à la lumière des différentes perspectives religieuses.

Mais le simple fait de rester nomade, s'il ne se fonde pas sur un contact intellectuel avec la nature, assure seulement une protection contre certaines formes de dégénérescence. Il y a beaucoup de voies de déclin différentes et le monde existe depuis assez longtemps pour que certaines d'entre elles soient devenues largement divergentes. Le mot « primitif » est employé de nos jours avec trop peu de discernement. Comparés à des hommes d'âges plus primordiaux, les Peaux-Rouges de l'Age de Fer se considèrent eux-mêmes dégénérés mais, relativement parlant, ils méritent sans aucun doute le titre de « primitifs », alors que la plupart des « sauvages » que l'on appelle ordinairement « primitifs » sont extrêmement dégénérés. Cela n'a pas de sens de les appeler primitifs simplement parce qu'un contact plus étroit avec la nature les a préservés de cette forme particulière de décadence qui a atteint un degré extrême dans la civilisation moderne.

Platon considérait que l'incarnation de la perspective intellectuelle par une autorité spirituelle fortement constituée était la meilleure garantie contre la décadence et c'est là une opinion que partagent les Peaux-Rouges avec les Hindous, aussi bien qu'avec les théocraties tardives de type sédentaire qui n'ont pas de système de castes. A la fois frappante et caractéristique est la façon dont les deux dernières théocraties cherchent à neutraliser ou à réduire au minimum les discordances entre caste et classe, c'est-à-dire entre les qualifications naturelles et une position sociale qui tend de plus en plus à n'être que le résultat de purs « accidents ». La Chrétienté conserva l'ordre social existant en raison de sa correspondance partielle avec un véritable système de castes, mais elle institua au-dessus une caste supérieure, ouverte à toutes les classes, tout en étant protégée des intrus par les sacrifices importants qu'elle imposait à ses membres. Dans l'Islam, qui est un appel direct au prêtre-roi qui réside profondément dans la

nature humaine, l'appartenance à la caste supérieure est imposée à toutes les classes ; mais le fossé entre l'idéal de l'Age d'Or et ce qui existe dans l'Age Sombre est comblé par l'insistance du Coran et du Prophète au sujet des « degrés ». S'il serait faux de dire que la civilisation islamique est pénétrée du sens de la caste, on peut tout à fait affirmer qu'elle est profondément imprégnée du sens de ce qui constitue la nature profonde du système des castes, à savoir le sens de la hiérarchie des différents degrés des possibilités spirituelles humaines. Ainsi, pour le musulman, la hiérarchie mondaine des distinctions sociales est avant tout éclipsée par l'égalité virtuelle de la prêtrise et remplacée alors par la hiérarchie spirituelle dans le cadre de cette égalité.

En considérant la manière dont il serait possible, en pratique, de constituer un État idéal, qu'il nomme « aristocratie », Platon dit qu'il serait d'abord nécessaire de trouver de véritables philosophes et de les établir comme souverains, même si cela doit se faire contre leur gré. De la description qu'il fait de ces aristocrates, il est clair qu'il ne s'agit rien moins que de saints, dans la plus pleine acception du terme, car le véritable philosophe est celui qui s'est « échappé de la caverne » et qui a une vision directe du « Soleil ». L'État de Platon est en fait une théocratie : s'étant échappé de la caverne, l'aristocrate, au vrai sens platonicien, est désormais capable d'aller et venir entre elle et le monde d'en haut, et là réside la signification de la fonction de Pontife, *Pontifex* en latin, littéralement « constructeur de pont ».

Mais que se passe-t-il si le potentat spirituel est loin d'être en lui-même un véritable aristocrate ? L'histoire n'a-t-elle pas montré que les plus hautes charges sont parfois comme des vêtements trop grands pour ceux qui les portent ?

La « solution » moderne est de raccourcir le vête-

ment, pour qu'il soit à la taille d'un nain. La manière des Anciens était la patience et l'espoir d'un homme meilleur. En outre, ils savaient que le vêtement lui-même est précieux, indépendamment de celui qui le porte. Il se peut que le théocrate soit loin de posséder, en réalité, le degré spirituel qui correspond à sa fonction, mais cette fonction est néanmoins elle-même celle du *pontifex*, en ce sens que son existence à la tête de l'État affirme la suprématie du spirituel sur le temporel. C'est une reconnaissance officielle de « la sortie de la caverne » et la garantie que la collectivité est orientée dans sa direction. De plus, outre la hiérarchie extérieure des dignitaires spirituels, il y a la hiérarchie intérieure des saints, c'est-à-dire de ceux qui sont *pontifices* en eux-mêmes, indépendamment de toute fonction. Cette hiérarchie intérieure peut, pratiquement, remplacer la hiérarchie extérieure ou, en tout cas, avoir une influence considérable pour compenser les insuffisances dans l'accomplissement de plus hautes fonctions. Tout au long du Moyen Age, la Chrétienté occidentale eut une chaîne ininterrompue de grands saints, des hommes et des femmes dont la parole avait, pour tous, force de loi, en fait sinon en droit, et cela est vrai également de l'Église orientale et des grandes théocraties non chrétiennes de l'Orient dont le « moyen âge » s'est achevé beaucoup plus récemment. Mais, sans l'ordre théocratique lui-même, avec sa hiérarchie extérieure officielle pour assurer l'authenticité du sens général des valeurs, les saints n'auraient jamais « laissé leur lumière briller devant les hommes » avec une telle force. Là réside le fondement même d'une civilisation théocratique, qui existe uniquement pour favoriser le mouvement « à contre-courant » et faire échec à la dérive « descendante », pour mettre et garder en mouvement un élan centripète qui neutralisera les tendances centrifuges de la création — en bref, pour fournir le cadre dans lequel

la religion pourra le mieux remplir sa fonction ; et les saints sont l'image même de la religion, en ce sens qu'ils incarnent tout ce qui est « à contre-courant » et centripète. Cela s'applique aussi, par extension, aux ordres ou confréries mystiques qui sont comme des prolongements de la vie du saint qui fut à l'origine de leur fondation.

Dans la Chrétienté médiévale, il existait un réseau de monastères et de couvents couvrant toute l'Europe et l'Asie Mineure, si bien que chaque village avait au moins un tel centre pas très loin à l'entour, un groupe d'hommes et de femmes qui vivaient intensément le grand cycle de l'année chrétienne — l'Avent, Noël, l'Épiphanie, le Carême, la Passion, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, l'Assomption de la Sainte Vierge, la fête de saint Michel et de tous les Anges, la Toussaint, la fête des Morts, unis tout au long des mois par la succession des fêtes patronales ; et le fait de vivre intensément ce cycle mettait en mouvement un puissant tourbillon spirituel dans lequel il était difficile de ne pas être entraîné dans une certaine mesure.

Chaque centre dispensait à tous une instruction religieuse élémentaire et la charité à ceux qui en avaient besoin. De plus, il était toujours possible à quiconque, même au fils du plus pauvre paysan, de recevoir l'enseignement le plus haut, pourvu qu'il fasse preuve d'une aptitude profondément enracinée, digne de la doctrine qui elle-même prenait racine dans l'Esprit. L'opinion commune selon laquelle le « peuple » était « opprimé » au Moyen Age repose sur une conception purement profane de ce qui est « élevé ». Une théocratie se contredirait dans les termes si elle permettait que l'on empêche une partie de sa communauté de se rapprocher de l'Esprit, rapprochement qui est le seul mode d'élévation qu'un moine médiéval, par exemple, aurait jugé digne de ce nom. Le fait qu'il était extrêmement difficile, sinon impossible, pour les pauvres

d'acquérir titres et richesses, deux choses auxquelles il avait lui-même renoncé, ne lui aurait pas semblé une grande tragédie, pour dire le moins. Mais, pour ce qui est de l'élévation au sens positif, même le système des castes le plus rigide est tenu d'autoriser, en marge de la société, l'existence d'une voie ascendante ouverte à tous, sans restriction, y compris aux membres de la plus basse caste.

« Si l'Hindouisme considère dans la nature humaine avant tout des tendances foncières qui divisent les hommes en autant de catégories hiérarchisées, il n'en réalise pas moins l'égalité dans la super-caste des moines errants (*sannyâsîs*), où l'origine sociale ne joue plus aucun rôle ; le cas du clergé chrétien est analogue, en ce sens que les titres nobiliaires y disparaissent : un paysan ne peut devenir prince, mais il peut devenir pape et sacrer l'empereur » (4).

Les cas individuels d'injustice et d'oppression, le large fossé entre la théorie et la pratique que l'on retrouve parfois dans la Chrétienté et dans d'autres civilisations sacrées connues de l'histoire ne furent pas la faute de la théocratie mais celle de la décrépitude collective de la race humaine dans son extrême sénilité. Du reste, si les choses allaient mal, comme cela est souvent arrivé, c'est grâce à la théocratie qu'elles n'étaient pas pires et que parfois, à certaines époques et en certains endroits, elles allèrent bien ; et l'on avait toujours l'espoir que tout ce qui était arrivé de bien arriverait à nouveau.

L'Age de Fer dans son ensemble peut être appelé « l'âge du choix entre deux maux » ; le Moyen Age, à la différence de toute période postérieure, a au moins le mérite de pouvoir être appelé « l'âge du choix du moindre mal ». Les plus mauvais papes et les plus

---

(4) Frithjof Schuon, *Castes et races*, p. 7-8.

mauvais califes de l'Islam furent incomparablement moins dévastateurs que des hommes comme Henri VIII, Ataturk et les autres inaugurateurs du triste désespoir laïque.

L'Europe médiévale était semblable à un homme atteint d'une maladie dont il savait l'issue fatale (5) et qui le faisait souvent se tordre de douleur et gémir sans cesse. Mais sa constitution était solide, les battements de son cœur puissants et réguliers. Le sang s'écoulait encore à travers les artères et les veines jusqu'à l'extrémité des membres ; et quelquefois la fièvre se calmait un moment, et le malade se rappelait ce que c'était de posséder jeunesse et santé. Est-il préférable d'être dans cet état ou d'être, avec moins de souffrance peut-être, comme un corps au dernier stade de la maladie, si saturé de médicaments que l'incommodité, somme toute limitée, qu'il éprouve (6) n'a aucun rapport avec la gravité de sa condition ? Le battement du cœur est à peine perceptible ; le sang dort presque dans les veines ; la peau suppure en de nauséabondes éruptions ; certaines parties périphériques du corps sont déjà atrophiées et le patient, selon qu'il est plus proche du coma

---

(5) Nos ancêtres du Moyen Age savaient bien ce que Platon savait lorsqu'il déclarait, même à propos de son état idéal (et ils étaient loin de considérer que leur état était idéal) : « Comme tout ce qui naît est sujet à la corruption, votre constitution non plus ne durera pas toujours, mais elle se dissoudra ». Ils n'auraient pas non plus été surpris outre mesure de la tournure que les choses ont prise au cours de ce siècle, car, en expliquant comment sa théocratie serait inévitablement renversée et en énumérant les étapes de la dégénérescence que l'État traverserait, Platon mentionne la « démocratie » et la « dictature » comme les deux plus basses formes possibles de gouvernement, l'une conduisant à l'autre, la « dictature » étant, de son point de vue, la domination d'un démagogue sans scrupules, qui est porté au pouvoir par une vague de réaction contre le chaos de la démocratie.

(6) Collectivement parlant ; mais, pour ce qui est des individus, le monde moderne est susceptible de produire des combinaisons de tempéraments et de circonstances sur lesquelles même les « drogues » les plus fortes ne peuvent rien. Ce n'est pas sans raison que notre époque est souvent appelée « l'âge des suicides et des "dépressions nerveuses" ».

ou du délire, murmure ou divague : « Je vais mieux de jour en jour ».

Mais s'il est possible pour un individu de tomber au-dessous de la collectivité — bien que sans doute l'expression « au-dessous » soit à utiliser avec prudence, car l'abîme de la détresse peut être moins bas qu'une certaine satisfaction —, il lui est également possible de s'échapper, en un sens positif, du mouvement général. Il n'est pas de proverbe plus juste que celui qui dit qu'« à quelque chose malheur est bon », car c'est une nécessité métaphysique, découlant directement de l'Omniprésence Divine, qui veut qu'en chaque situation un « mieux » puisse sortir d'un mal. Dans le cas présent, l'un des aspects de ce « mieux » pourrait être exprimé comme suit : par le passé, les hommes proclamaient activement et directement la vanité de ce monde, énonçant le *sauve-qui-peut* (*) de la religion, mais le monde lui-même restait relativement silencieux, alors qu'à présent où les hommes sont de moins en moins actifs à proclamer cette vérité, le monde lui-même, les hommes entendus en un sens purement passif, crie de plus en plus bruyamment sa propre vanité. En fait, notre expérience quotidienne d'un monde en plein gâtisme atteste qu'il est bel et bien un lieu « corrompu par la vermine et la rouille », et un nombre croissant des faux dieux auxquels les hommes sont attachés tombent en poussière dans leurs propres mains.

Dire qu'il est une chose de perdre sa foi en ce monde et une tout autre de croire à l'autre est simpliste. Nous sommes les descendants lointains d'hommes pour qui il y avait, à la frontière de ce monde et de l'autre, une porte non pas fermée mais ouverte. Leurs âmes étaient constituées en conséquence et, que nous en soyons conscients ou non, nous avons reçu

(*) En français dans le texte.

d'eux un certain héritage ; et bien qu'il n'y ait aucune chance pour qu'un oiseau vole aussi longtemps qu'il s'obstinera à racler le sol de ses ailes, si, pour une raison ou pour une autre, on peut le faire cesser de racler le sol, il est fort possible qu'il essaye au moins de s'envoler.

CHAPITRE V

Intellect et raison

Selon la doctrine des correspondances entre le macrocosme et le microcosme, les détenteurs du pouvoir temporel, c'est-à-dire le roi et ses délégués, sont l'équivalent, dans le macrocosme, de la faculté de raison dans le microcosme, tandis que les représentants de l'autorité spirituelle correspondent à l'Intellect. Au-dessous de la raison, et normalement sous son contrôle, il y a les facultés d'imagination et d'émotion et les facultés des sens. Afin d'exercer sur celles-ci sa fonction royale, la raison a besoin de la sanction sacerdotale qui lui vient de l'Intellect, car elle dépend de l'Intellect pour la connaissance des principes supérieurs sur lesquels son gouvernement doit reposer.

Il se peut que cette sanction vienne, en grande partie, de l'extérieur, à savoir de la religion que nous avons définie comme la révélation ou l'extériorisation partielle de l'Intellect, rendue nécessaire par le fait que l'homme a perdu contact avec l'Intellect qui est en lui. La sanction peut également venir, comme dans le cas du véritable aristocrate, de la continuité intérieure rétablie entre l'âme, qui comprend la raison, et l'Esprit, qui comprend l'Intellect. En ce cas, la raison est redevenue une fois encore, comme à l'origine, la projec-

tion de l'Intellect, et la relation entre les deux est une relation de pure vision. Comme l'a déclaré une grande autorité spirituelle de ce siècle :

« La foi est nécessaire pour les religions, mais elle cesse de l'être pour ceux qui vont plus loin, et parviennent à se réaliser en Dieu. Alors, on ne croit plus, on voit. Il n'est plus besoin de croire quand on voit la Vérité » (1). Entre cette vision et le plus bas degré de la croyance, il existe de nombreux degrés intermédiaires d'intuition, de certitude et de foi. Moins l'orientation extérieure de la religion est confirmée par la certitude intérieure, plus le rapport entre la raison et l'Intellect devient précaire ; mais, s'il est au moins maintenu, on peut dire que l'âme possède une troisième dimension, la dimension de la profondeur ou de la hauteur.

La pensée à trois dimensions, le seul mode de pensée qui puisse être considéré comme intellectuel, signifie ne rien juger entièrement selon les apparences, mais toujours se référer, suivant la troisième dimension, à un principe supérieur. D'un point de vue éthique, par exemple, cela signifie estimer toujours une vertu humaine comme le reflet ou le symbole d'une Qualité Divine plutôt que pour ce qu'elle est simplement en elle-même. On pourrait donner une véritable définition de l'art sacré, c'est-à-dire de l'art dans sa conception originelle, en disant que sa fonction est de dévoiler la troisième dimension ou d'insister sur elle dans tout ce qu'il représente. En respectant cette dimension, à la lumière de la vision des archétypes spirituels ou aux lumières inférieures des divers degrés de la foi, la raison qui fait autorité est capable d'expliquer l'univers au reste de l'âme et de lui donner sa véritable signification.

Le rationaliste est celui dont la raison refuse d'accep-

---

(1) Shaikh Ahmad al-'Alawi. Cf. Martin Lings, *Un saint musulman du XXe siècle,* Éditions Traditionnelles, p. 4.

ter l'autorité de quelque chose qui lui est supérieur. Or, dans le macrocosme, si le pouvoir temporel se révolte contre l'autorité spirituelle, il doit lui-même faire face, tôt ou tard, à ceux qui se révoltent contre lui. Il est permis de se demander dans quelle mesure le roi Jacques Ier mérite d'être appelé « le fou le plus sage de la Chrétienté ». Mais lorsqu'il disait « pas d'évêque, pas de roi », il faisait certainement preuve de sagesse, dans la conscience qu'il avait de cette vérité universelle, et de folie, en ne réalisant pas qu'il n'y avait déjà « pas d'évêque » en ce sens que lui et ses prédécesseurs s'étaient révoltés contre l'autorité spirituelle et avaient usurpé sa fonction, semant ainsi les germes du trouble pour leurs propres successeurs royaux. Il en est de même dans le microcosme : si la raison se révolte contre l'Intellect, alors l'imagination et l'émotion se révoltent à leur tour contre la raison. Ayant rejeté ce qui est au-dessus d'elle, la raison est obligée d'accepter aveuglément toutes sortes d'impulsions et d'intentions infra-rationnelles, en agissant non comme un roi mais comme un esclave qui doit sans cesse produire une foule de pensées sous les ordres des nouveaux tyrans de l'âme. La faculté de raison chez l'humaniste, qui est le rationaliste *par excellence* (*), est dans une situation tout à fait analogue à celle du « monarque constitutionnel ».

D'un autre côté, si la religion, représentant l'Intellect, demande à l'homme d'accepter son autorité pour tout ce qui réside au-delà du domaine rationnel, elle ne lui demande jamais d'accepter ce qui est contre la raison. Les accusations contraires de l'humaniste ne supportent pas l'examen. Ainsi, l'argument typiquement rationaliste selon lequel, puisque toutes les religions diffèrent, aucun homme raisonnable ne peut croire en

---

(*) En français dans le texte. (N.D.T.).

Selon le symbolisme de l'arbre qui, en tant qu'image de l'univers, du microcosme aussi bien que du macrocosme, figure dans les doctrines de presque toutes les religions, l'Esprit est la racine de l'âme, la raison est son tronc (2) et les autres facultés sont ses branches et ses feuilles. Le mouvement centrifuge auquel la création est soumise, entraînant un amoindrissement graduel du contact avec l'Esprit, peut être décrit comme un rétrécissement croissant des artères, à travers lesquelles la sève s'écoule dans le tronc depuis la racine, rétrécissement dont le rationalisme est une forme particulièrement aggravée. De plus, la « sève » n'a pas seulement un aspect intellectuel, elle a aussi un aspect vital, ce qui signifie que les âmes humaines ont tendance non seulement à se disloquer de plus en plus à cause de la faiblesse des fibres qui maintiennent leur structure mais aussi, de plus en plus, également, à dépérir par manque de nourriture appropriée. Cela explique sans doute, en partie, l'une des différences entre les premières et les dernières religions. Car, si les religions sont toutes nécessairement identiques quant à l'essentiel, c'est-à-dire quant au besoin fondamental qu'a l'homme d'être réunifié avec l'Esprit, étant toutes infiniment ouvertes dans une direction ascendante, il est digne de remarque que, pour ce qui n'est pas essentiel, le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam permettent à l'homme une vue « horizontale » beaucoup moins large que l'Hindouisme par exemple. C'est comme si l'humanité avait été parquée par la religion dans une vallée plus étroite qu'auparavant, avec la même ouverture vers le haut mais avec moins d'occasions de distraction alentour. Promesse nous est faite, cependant,

---

(2) De même, dans la science médiévale de l'architecture, « d'après certains Pères, le saint des saints (dans une église) est une image de l'Esprit, alors que la nef est une image de la raison » (Titus Burckhardt, *Principes et méthodes de l'art sacré*, Dervy-livres, 1976, p. 70).

que tout s'éclairera, de toute façon, dans l'autre monde ; et si cela suffisait à la plupart de ceux à qui cela s'adressait, c'était parce qu'ils plaçaient les choses les plus importantes au-dessus des moins importantes avec un sens des proportions s'imposant à eux par la situation critique dans laquelle ils se trouvaient. Un homme qui a pleinement conscience d'être dangereusement malade et à qui l'on promet une cure permanente ne s'inquiétera pas trop de l'origine de sa maladie, pas plus qu'un homme qui se prépare pour un voyage sans retour n'a besoin de savoir beaucoup du pays qu'il quitte. Il ne fait guère de doute que la divulgation de petites vérités peut parfois distraire l'âme de vérités élevées.

Aujourd'hui, toutefois, le mal qui aurait pu être fait au Moyen Age par de petites vérités a déjà été fait des milliers de fois par d'autres distractions qui ne correspondent à aucune sorte de vérité. La vaste perspective cosmologique des premières religions devient donc relativement inoffensive, une fois de plus, — tant il est vrai que « les extrêmes se touchent ». Au reste, cette perspective est la mieux qualifiée pour affronter la distraction sur son propre terrain, si l'on peut s'exprimer ainsi, et pour répondre à certaines des questions que des esprits trop actifs ont maintenant tendance à poser au sujet de la religion, puisqu'elle reste toujours en elle-même, au moins potentiellement, ce qu'elle était au commencement : un puissant support de méditation sur l'Infini.

Selon les doctrines hindoues, le cycle des quatre âges, qui approche à présent de son terme, fut précédé par de nombreux cycles analogues et sera suivi par un grand nombre d'autres. Cependant, malgré sa durée apparemment éternelle et son immensité spatiale, notre univers n'est qu'un des innombrables mondes successifs à travers lesquels les êtres doivent passer, transmigrant d'un monde à l'autre sur le pourtour de la

grande roue du *samsâra*, qui est un cycle complet de différents états d'existence ; et le *samsâra*, à la circonférence duquel notre monde est comme un point et un instant, n'est lui-même qu'un des innombrables *samsâras*, dont chacun peut être considéré comme un simple éclair de la Manifestation Divine.

La position d'un être dans chaque monde est déterminée par les mérites et démérites accumulés dans l'état précédent. Ce qu'il faut « grandement désirer » et qui est « difficile à obtenir » est une position centrale, car c'est seulement comme membre de l'espèce centrale, à savoir l'humanité dans notre monde, qu'un être a la possibilité d'échapper aux vicissitudes du *samsâra* et de passer, pour ainsi dire, le long d'un rayon, de la circonférence au Centre Divin. Prendre cette direction, c'est prendre « la voie des Dieux » opposée à « la voie des ancêtres », qui signifie passer d'un monde samsârique à un autre.

La nature véritable du *samsâra*, avec ses états pré-terrestres, apparaît en partie dans la doctrine du péché originel, qui sert à distinguer et à souligner le fait essentiel que l'homme n'est pas né en ce monde dans un état d'innocence. La même vérité est aussi implicite dans la doctrine islamique pour laquelle la responsabilité de tout homme remonte au moment où il fut créé comme germe dans les reins d'Adam et pas seulement après sa naissance en ce monde.

Pour un Hindou, la doctrine du péché originel est évidente : la naissance en ce monde implique nécessairement l'imperfection, sauf dans le cas des Messagers Divins, parce qu'un être qui a atteint la perfection dans un état pré-terrestre se serait déjà, de ce fait, échappé totalement du *samsâra*. Sans partager cette perspective, nos ancêtres voyaient cependant que la doctrine du péché originel, c'est-à-dire la doctrine selon laquelle les bébés qui naissent ne sont pas saints, correspond à un fait évident ; et effectivement, ce fait ne pouvait sus-

citer le doute qu'au sein d'une communauté ayant perdu tout sens de l'idéal humain — une communauté pour qui une vertu n'est plus exigée pour être un éclatant rappel de la Qualité Divine qu'elle reflète, si elle est pleinement vécue, mais est jugée selon son utilité sociale, tandis que l'« innocence » ne signifie rien de plus que « ne pas faire ou ne pas avoir l'intention de faire de mal ».

Les états post-terrestres du *samsâra* sont implicites dans ce que les dernières religions enseignent à propos des limbes (3), et également à propos de l'enfer, qui correspond à la série de lieux infernaux que l'Hindouisme et le Bouddhisme représentent dans la partie la plus basse de la roue samsârique.

Inutile de le dire, ces quelques comparaisons sommaires ne prétendent pas rendre justice à chacune des perspectives religieuses concernées. Elles ont, encore moins, la prétention d'expliquer l'action de la Providence. Mais, si tant est que la Providence soit disposée à se justifier d'avoir voilé certaines petites vérités « horizontales » à une partie de l'humanité vers la fin de ce cycle et d'avoir cherché à concentrer toute l'énergie amoindrie de l'homme en une direction « verticale », on ne pourrait pas lui trouver de justification plus éloquente que l'histoire du monde occidental depuis les deux ou trois cents dernières années.

On entend souvent dire que ce qui est arrivé fut une réaction et qu'il faut s'en prendre à la religion, mais cela témoigne d'une conception très étroite de l'histoire. La plate perspective « horizontale », qui fut connue plus tard sous le nom d'humanisme, était déjà répandue dans l'Occident pré-chrétien et l'on en trouve la trace dans presque tous les arts nord-méditerranéens

---

(3) Sur ce point, cf. Frithjof Schuon, *Études traditionnelles*, 1962, p. 133, note 2.

d'il y a deux mille ans et plus. La civilisation moderne n'est pas seulement l'agonie de la civilisation chrétienne. C'est aussi le prolongement de l'agonie de la civilisation gréco-romaine qui, ayant été interrompue par le Christianisme, « renaquit » à la Renaissance. Depuis lors, le monde occidental a remanifesté « furieusement », si l'on peut s'exprimer ainsi, sa tendance à être détourné des grandes vérités de l'Univers par ce qu'il appelle la « réalité », c'est-à-dire les faits à deux dimensions, principalement ceux de l'ordre matériel.

C'est un cercle vicieux car la « liberté », à savoir un certain degré pleinement atteint de distraction, confère à l'esprit une agilité qu'il ne possédait pas par le passé (4), et cette agilité ouvre la voie à des distractions encore plus nombreuses. La facilité toujours croissante avec laquelle on voyage dans le monde moderne est l'image extériorisée de la spéciosité et de la superficialité sans cesse croissantes des mouvements du mental. Quelles que soient les fioritures verbales utilisées, des expressions comme « enrichir sa culture », « élargir ses conceptions » ou encore « accroître son horizon intellectuel » n'ont aucun rapport avec cette magnanimité — littéralement « grandeur d'âme » — qui est un trait essentiel du véritable aristocrate. Si une matière plastique s'étirait de cette façon afin d'accroître sa longueur et sa largeur, sa troisième dimension se trouverait réduite au minimum. L'« esprit large » de l'humaniste est tout simplement un esprit étroit qui a été aplati.

Mais n'est-il pas possible d'accroître la substance

---

(4) Il ne fait aucun doute que les hommes pensaient plus lentement dans le passé, si l'on met à part le cas de soudaines illuminations intuitives, les éclairs de l'âme, qui présupposent un certain impact de l'Intellect. De cela, l'humaniste comme tel est par définition exclu, et il ne serait pas non plus injuste de dire qu'il a préféré à la place inventer la poudre, l'électricité et d'autres choses du même genre.

psychique dans son ensemble ? L'image de l'arbre permet déjà de répondre à cette question, car on ne peut faire pousser un arbre en tirant sur ses branches ; il en est de même pour l'âme dont la substance ne peut s'accroître que par ses racines en l'Esprit. Et si l'accomplissement correct des rites fournit aux racines de l'arbre toute la nourriture qu'il exige, la croissance en sera encouragée et, plus encore, rendue parfaite par l'émondage, c'est-à-dire par les abstinences et les sacrifices que la religion prescrit ou recommande.

« D'abord dispenser ce qui est à saisir » (5).

La doctrine des actions et réactions concordantes sur laquelle insistent le Taoïsme et le Bouddhisme, en particulier, est d'une telle importance universelle qu'on peut la considérer comme la base de toutes les pratiques religieuses. Toute action engendre une réaction, et de même que pour les vagues de la mer, si une « vague » parvient à s'écouler de ce monde jusque dans l'autre, il y aura inévitablement un reflux venant de celui-ci, et les rites prescrits d'une religion sont les instructions que la Providence donne à l'homme, lui indiquant la meilleure manière de mettre de telles vagues en mouvement. La disproportion entre l'action humaine et la réaction Divine est si immense que la réaction doit être mise en réserve (6) pour l'âme dans les trésors de l'autre monde, mise en réserve qui permet cependant un débordement correspondant à ce qu'elle est susceptible de recevoir dans cette vie.

Cette question de l'ouverture de l'âme nous permet d'aborder la différence entre l'ésotérisme, qui est normal en lui-même mais est devenu anormal, et l'exotérisme, qui est anormal en lui-même mais qui est devenu

(5) *Tao Te King*, ch. XXXVI.

(6) Pour ce qui est de la doctrine hindoue des « réactions différées », cf. René Guénon, *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Véga, 1983, p. 246-248.

normal, étant donné que la majorité des âmes subit l'emprise de l'Age de Fer, cette emprise n'étant rien d'autre que les chaînes des prisonniers dans la caverne souterraine. La perspective ésotérique appartient, pendant cet âge, à ceux qui font partie en quelque sorte d'un âge antérieur, ce qui implique un relâchement relatif de leurs chaînes, un avant-goût de liberté. Mais, pour la majorité, les chaînes sont trop solides pour leur permettre d'éprouver cet avant-goût, de telle sorte qu'ils ne désirent même pas s'échapper au cours de cette vie. Si nous pouvons emprunter à Platon l'image de notre état présent pour illustrer les enseignements de l'Hindouisme et des autres religions, on peut dire que, puisque chaque rite est conditionné par l'aspiration qui l'accompagne, l'accomplissement d'un rite est, dans la plupart des cas, une action dont la réaction est différée jusqu'au grand moment de la mort lorsque les chaînes sont soudainement rompues. A ce moment, les réactions accumulées peuvent intervenir en donnant au prisonnier une impulsion qui lui permettra de s'élever jusqu'à l'entrée de la caverne et de s'en échapper, prenant ainsi « le chemin des Dieux ». Cette ascension jusqu'à l'entrée de la caverne correspond, dans la doctrine chrétienne — en employant l'image de Dante —, à l'ascension de la Montagne du Purgatoire. Mais sans l'accomplissement parfait des rites, c'est-à-dire sans avoir accumulé l'élan ascendant nécessaire, le prisonnier délivré de ses chaînes ne peut prendre que « le chemin des ancêtres », sur lequel le mieux qu'il puisse espérer serait de passer « horizontalement » dans les limbes d'une « caverne souterraine » voisine ; mais si, au moment de la mort, les murs sont retranchés, il en est de même du sol sous les pieds, et toutes les religions s'accordent pour dire, par-delà la diversité des formulations, que négliger de tirer profit en cette vie du privilège que constitue l'état humain — ce privilège est le « talent » qui fut remis

à chaque serviteur dans la parabole du Christ — ne peut guère conférer un autre élan que descendant, et que les échappatoires qualitativement « neutres » sont en fait très rares. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi » ; ce n'est pas non plus d'une attitude neutre que fit preuve le serviteur à qui ne restait ni plus ni moins que le talent qui lui avait été confié.

L'évasion de la caverne, pour atteindre le monde extérieur après la mort, est le salut au sens général du terme ; mais, selon l'ésotérisme, il existe déjà en cette vie un élan ascendant — ou plus littéralement intériorisant, ce qui symboliquement est identique ; et cet élan est une aspiration à « croître ». Il présuppose tout d'abord la connaissance de ce qu'est la pleine croissance de l'âme ; cette connaissance, qui est partagée à un degré moindre par l'exotérisme, peut être fortifiée et intensifiée par une méditation concentrée sur les grands prototypes de magnanimité. Dans les mysticismes chrétien et islamique, par exemple, les supports respectifs de cette concentration sont l'Ave Maria et l'invocation de bénédictions sur le Prophète. Une seconde condition, qui n'est pas partagée par l'exotérisme, est que les prototypes ne doivent pas être seulement un idéal lointain mais doivent éveiller dans l'âme un écho subjectif, l'impression de pouvoir véritablement s'y conformer, c'est-à-dire l'impression du « relâchement des chaînes ».

La croissance de l'âme est un processus de contraction et d'expansion alternée. Selon ce point de vue, l'accomplissement d'un rite peut être décrit comme la contraction passagère de l'âme dans le sens de la « longueur » et de la « largeur » destinée à accroître sa « hauteur », en sachant que le résultat en sera l'extension des trois dimensions — créant ainsi une base plus large d'où pourra être lancée une vague d'aspiration plus puissante.

L'accomplissement régulier des rites, qui seul peut

mettre en mouvement un flux et un reflux rythmiques entre les deux mondes, est la base de toute vie spirituelle, car c'est seulement en maintenant un perpétuel « va et vient » dans le canal entre l'âme et l'Esprit, entre le mental et l'Intellect, que ce canal pourra être débarrassé une fois de plus de tout ce qui l'obstrue.

CHAPITRE VI

La jonction des extrêmes

Les tendances négatives qui ont agi en Occident depuis quelques centaines d'années se sont nettement accentuées, avec une vitesse toujours croissante, à partir du commencement de ce siècle. Depuis lors, elles se sont également répandues de plus en plus rapidement sur toute la surface du globe. Mais l'une des différences entre le passé et le présent, c'est que la perspective qui est à l'origine de ces tendances et qui semblait si sûre d'elle-même montre des signes de défaillance. Cela n'a pas empêché les gens de continuer à s'acheminer exactement dans la même direction qu'auparavant, et plus ils avancent, plus la situation se dégrade ; mais ils commencent à présent à se conduire davantage en automates désemparés qu'en enthousiastes passionnés, et il est incontestablement plus aisé pour les individus de se libérer de la perspective générale qu'il ne l'était autrefois. Des fissures commencent à apparaître sur les murs de l'édifice du monde moderne et ces fissures donnent accès à un point de vue qui représente l'exact opposé de tout ce qu'incarne ce monde moderne.

Bien des choses indiquent que le présent âge approche de sa conclusion — une conclusion qui sera elle-même la grande jonction des extrêmes — et parmi ces

« signes des temps » il faut compter les petites jonctions des extrêmes dont on peut faire l'expérience dans presque tous les domaines. Un exemple frappant de la grande contradiction de notre époque est qu'il n'y a jamais eu un tel pullulement de pseudo-religions et d'hérésies, et que, bien qu'il soit donc sans doute plus facile que jamais de s'égarer, il est en même temps plus facile de voir, au milieu de tout ce qui porte le nom de « religion », où réside exactement la religion véritable. Par-delà les plaines stériles du Babisme, du Bahaïsme, de la Science Chrétienne, du Théosophisme, de l'Anthroposophie, du Réarmement Moral, du Subud — pour n'en citer que quelques-uns de cette espèce — s'élèvent les grandes religions du monde — inutile de les nommer —, chacune semblable à une large chaîne montagneuse aux cimes enneigées de sainteté. Çà et là également, dans le lointain, se dessinent les sommets indistincts d'une religion plus primordiale qui a dû être remplacée ou réaffirmée car son peuple l'a oubliée, après l'avoir abandonnée. Mais il n'y a plus de place à présent dans le monde entier pour une nouvelle religion, car il n'est plus de peuple dans une situation comparable aux Grecs, aux Romains et aux Germains d'avant le Christianisme ou aux Arabes, aux Perses et aux non-Hindous de l'Inde d'avant l'Islam. Chaque communauté dans le monde est maintenant à courte distance, psychologiquement aussi bien que géographiquement, d'au moins une religion véritable (1) qui est demeurée, en dépit de toutes les hérésies qui ont pu naître autour d'elle, pleinement valide et intacte, si bien qu'il est vraiment difficile de concevoir qu'une religion supplémentaire soit encore révélée avant la fin du cycle. Au lieu de cela, les religions déjà existantes ont été

(1) « Cet évangile du royaume sera prêché sur toute la terre, comme un témoignage proposé à toutes les nations. C'est alors que la fin arrivera ». *Saint Matthieu*, xxiv, 14.

pour ainsi dire renouvelées et réaffirmées à une époque où cela était nécessaire, car elles sont en mesure d'avoir, de toutes les autres, une connaissance objective telle qu'elles n'en auraient jamais eue autrefois.

Inutile de dire que nos ancêtres étaient conscients de l'existence d'autres religions que la leur ; mais, éblouis et pénétrés par la grande lumière brillant directement au-dessus d'eux, les lumières plus lointaines et qui brillaient — pour eux — de manière plus indirecte ne pouvaient véritablement ni les intéresser ni leur poser de problème. Aujourd'hui, cependant, ces lumineux horizons ne sont plus éloignés ; et le fait est que, au milieu des maux qui résultent de tout ce qui a contribué à les rapprocher, quelque chose de positif s'est aussi inévitablement frayé un chemin.

Il est vrai que beaucoup, si ce n'est la plus grande partie, de l'intérêt que les modernes portent aux autres religions ou de la tolérance dont ils font preuve à leur égard, loin d'être fondé sur une compréhension réciproque, est simplement le résultat d'une curiosité académique ou d'une indifférence religieuse associées à « la superstition de la liberté ». Néanmoins, il existe de fervents Chrétiens, par exemple, qui ont besoin de savoir, et leur foi chrétienne en est grandement fortifiée, que le Bouddhisme est tout autant une religion que le Christianisme, et que depuis plus de deux mille ans, il a répondu aux besoins spirituels de millions d'Asiatiques, bien mieux, vraisemblablement, que le Christianisme n'aurait pu le faire. Ils ont besoin de savoir cela parce que penser autrement, dans la conscience aiguë qu'ils ont aujourd'hui des autres religions, serait mésestimer la Providence et donc, en fin de compte, mésestimer le Christianisme, qui dépend entièrement, pour sa gloire, de la Gloire de Dieu. En termes plus généraux, ils ont besoin de savoir, avant que leurs âmes puissent trouver le repos au sein d'une religion, que le Nom Divin « Infiniment Miséricordieux »

n'est pas vain, et que ce n'est pas uniquement un peuple ou un groupe de peuples que Dieu a « élu ». Bien qu'elle n'ait jamais été cachée à ceux qui en eurent besoin, cette vérité est à présent probablement plus accessible qu'à n'importe quelle autre période.

Il est significatif que ce soit un pape de notre époque, et non d'une autre, qui déclara à un délégué qu'il envoyait dans un pays islamique : « Ne croyez pas que vous alliez parmi les infidèles. Les Musulmans atteignent au salut. Les voies de Dieu sont infinies » (2).

A celui qui a perdu complètement ou en partie sa propre religion, il est possible d'y revenir grâce à d'autres religions, car il est souvent plus facile d'examiner celles-ci avec objectivité et sans parti pris ; et celui qui peut se faire une idée claire de ce qu'est l'orthodoxie dans une religion est bien qualifié pour voir son équivalent dans toutes les religions, y compris la sienne, car l'orthodoxie possède un aspect aussi bien général que particulier. Pour ce qui est des détails, il n'est pas toujours facile de voir de quelle manière correspondent différentes formes de culte (3), mais, dans ses aspects les plus généraux, l'orthodoxie est toujours fondamentalement la même ; l'une de ses caractéristiques la plus immédiatement évidente, et en même temps de la plus grande portée, est la plénitude, en ce sens qu'elle satisfait les besoins religieux de l'homme dans tous les domaines et à tous les degrés de qualifi-

---

(2) Ces paroles, adressées en confidence par le pape Pie XI au cardinal Facchinetti qu'il venait de nommer délégué apostolique pour la Libye, furent rendues publiques il y a dix ans à peine (in *L'Ultima*, Anno viii, 75-76, p. 261, Florence, 1954). (La première édition de ce livre date de 1965. N.D.T.).

(3) Chaque religion possède au moins un élément transcendant, une descente du Divin sur le plan humain, mais cet élément peut revêtir des formes diverses. De même que la grande hérésie dans le Christianisme est de nier la Divinité du « Verbe fait chair » et de nier le prolongement de cette Divinité dans l'Eucharistie, la grande hérésie dans l'Islam est de nier l'Éternité du Coran, « le Verbe fait livre ».

cation spirituelle. Il s'agit là d'une des principales raisons pour lesquelles un individu ne peut présumer pratiquer plus d'une religion, car toute religion étant « catholique », c'est-à-dire étant en elle-même une totalité qui embrasse tout, exige une fidélité totale qui ne laisse aucune place en l'homme pour l'adhésion à quelque chose d'autre.

La conception islamique du caractère totalisateur de l'orthodoxie est particulièrement explicite et, en laissant de côté ce qui relève proprement de l'Islam, nous sommes en mesure d'en tirer une définition générale pouvant être formulée dans les termes suivants : une religion est une triple révélation divine. Elle possède, tout d'abord, une doctrine qui enseigne ce qu'il faut ou ne faut pas *croire* au sujet de la Vérité Absolue, Infinie et Éternelle à la fois en Elle-même et aussi en ce qui concerne l'univers, c'est-à-dire le relatif, le fini et l'éphémère, avec une référence spéciale à l'homme ; secondement, elle possède une loi qui dicte ce qu'il faut ou ne faut pas *faire*, et l'aspect positif de la loi comprend une forme d'adoration d'une amplitude et d'une variété suffisantes pour envelopper et imprégner la vie de tous les croyants ; troisièmement, en tenant compte de la grande différence des dons spirituels accordés aux hommes, elle possède un mysticisme ou ésotérisme. Chacun est tenu de croire en la doctrine et d'obéir à la loi, car tels sont les moyens du salut. L'aspect mystique de la religion, qui concerne seulement ceux qui possèdent certaines qualifications, est une dimension supplémentaire de foi et d'adoration car il implique une compréhension complète et pénétrante de la doctrine ainsi qu'une sincérité et une concentration profondes dans l'accomplissement des rites. Il offre, au-delà du salut, la possibilité d'une sanctification dans cette vie même et, plus haut encore, la possibilité d'atteindre Dieu lui-même.

Exprimée en ces termes généraux, la conception isla-

mique de la triple plénitude de l'orthodoxie est, à l'évidence, trop universelle pour ne pas s'appliquer à toutes les autres religions, car elle correspond à des réalités humaines indéniables. Il faut au moins quelque chose de cette ampleur pour répondre aux besoins spirituels de n'importe quelle partie de l'humanité dans son état présent et dans celui qui a été le sien tout au long des temps « historiques » (4) ; et bien que la définition que nous avons donnée précédemment n'envisage pas les aspects particuliers de l'orthodoxie, à propos desquels chaque religion doit être prise séparément, cela nous permet néanmoins de distinguer d'un coup d'œil, et sans entrer dans les détails, quelles sont, par exemple, les Églises chrétiennes demeurées à l'abri des appauvrissements qui sont les traits principaux de l'hérésie (5), appauvrissements du rituel et de la doctrine qui équivalent à l'élimination totale de tout mysticisme, lequel constitue un enrichissement ou un ennoblissement des rites et de la doctrine et est, en un sens, l'antithèse même de l'hérésie. On pourrait exprimer la même vérité en disant que le mysticisme accepte avec la plus complète intelligence tout ce que l'hérésie rejette en raison d'une compréhension insuffisante.

Les religions peuvent être comparées, dans leurs

---

(4) C'est seulement aux époques où le mysticisme était la norme qu'on a pu dire que la religion était double, consistant simplement dans la doctrine et dans le culte.

(5) En ce qui concerne les appauvrissements largement déplorés survenus au sein du Catholicisme romain depuis le concile Vatican II — appauvrissements auxquels un petit nombre fidèle s'est opposé avec fermeté —, il suffit de relater quelques faits surprenants. L'un d'eux est que les chefs de l'Église décidèrent soudain d'abolir et d'interdire l'usage de la liturgie traditionnelle dans le cadre de laquelle chaque membre de l'Église avait été élevé et qui, de ce fait, constituait la base de la vie spirituelle de millions d'hommes et de femmes. Tout commentaire est superflu. Ceux qui veulent avoir connaissance d'autres faits, et de la façon dont tout cela s'est produit, devront consulter l'ouvrage de Rama P. Coomaraswamy, *The Destruction of the Christian Tradition* (Perennial Books, 1980). (Voir également l'appendice 2).

aspects extérieurs ou exotériques, à différents points sur la circonférence d'un cercle et, dans leurs voies ésotériques ou mystiques, aux rayons conduisant de ces points à l'unique centre qui représente la Vérité Divine. Cette image montre que l'exotérisme est le point de départ obligé de tout mysticisme, et qu'en dépit de relatives distances entre les différents exotérismes, les mysticismes se rapprochent de plus en plus les uns des autres et finalement deviennent identiques, lorsqu'ils atteignent le point vers lequel ils convergent tous.

Les hommes ont toujours eu accès au témoignage non seulement de ceux qui ont cru en la Vérité Divine mais aussi de ceux qui en ont été les témoins pour ainsi dire oculaires, à savoir les saints de leur propre religion. Mais à présent, comme s'il s'agissait de compenser le culte généralisé du scepticisme, cette attestation de l'Absolu, de l'Éternel et de l'Infini par l'expérience directe de l'Unité avec Dieu a été rendue plus irrésistible que jamais, pour ceux qui sont préparés à l'écouter, étant confirmée par une multitude d'autres voix venues de tous les horizons, les voix des saints d'autres religions, attestant la même possibilité suprême pour l'homme et, par extension, la vérité de la religion en général, dont la doctrine affirme que les choses de ce monde ne sont que les ombres de réalités supérieures.

Si l'on peut dire que, collectivement, l'homme s'éloigne de plus en plus de la Vérité, on peut dire également que, de tous côtés, la Vérité cerne l'homme de plus en plus. On pourrait presque dire que, afin d'entrer en contact avec Elle, ce qui, dans le passé, requérait une vie entière d'effort, tout ce qui lui est demandé à présent est de ne pas s'éloigner. Et comme cela est difficile cependant !

Les religions sont tout à fait explicites au sujet des grandes compensations aux difficultés de l'Age Sombre, compensations qui doivent être de plus en plus

marquées à mesure que l'âge approche de son terme. Selon la parabole des ouvriers envoyés à la vigne, ceux qui viennent travailler juste avant le coucher du soleil reçoivent le même salaire que ceux qui ont porté le fardeau de la journée, avec sa chaleur. Le Prophète de l'Islam a dit : « En vérité, vous êtes dans un âge où celui qui néglige un dixième de la loi sera damné. Un temps viendra où celui qui accomplira un dixième de la loi sera sauvé ».

Cela ne veut toutefois pas dire que ce qui manquerait de perfection pourra pénétrer au Paradis. Dans l'Hindouisme, le *Vishnu-Purâna* ne dit pas qu'il est exigé moins de vertu de la part des hommes d'aujourd'hui mais que « dans l'Age Sombre les hommes peuvent réaliser la plus haute vertu par un très petit effort ». De même, le Prophète a dit que les cinq prières canoniques quotidiennes du Musulman sont suffisantes, non en elles-mêmes, mais parce qu'elles sont comptées par Dieu comme égales à cinquante prières des hommes de jadis.

Ce qui est positif à l'époque présente, c'est que pour ce qui est de l'ensemble du cycle, elle représente un état complet et final : le cycle ne pourra s'achever que lorsque les possibilités demeurées à l'état latent depuis les origines se seront réalisées. C'est alors seulement que le macrocosme, le monde extérieur, pourra être « roulé comme un parchemin », afin de laisser place à « un nouveau ciel et une nouvelle terre ». Cela est vrai aussi, d'une manière analogue, dans le microcosme, le petit monde de l'âme individuelle ; c'est seulement quand l'âme est parvenue à intégrer tous ses éléments qu'elle peut « mourir » et qu'une nouvelle âme parfaite peut « naître ». Réaliser cette « mort » et cette « renaissance », avant ou après la mort du corps, est le but de toute pratique spirituelle, car « à moins de naître de nouveau, nul ne peut voir le

Royaume de Dieu » (6). Mais tout véritable cosmos a un centre, et il serait sans doute vrai de dire que la plupart des âmes aujourd'hui sont trop désintégrées, trop ignorantes du centre qui est en elles, pour être considérées comme des microcosmes. Elles ont en quelque sorte perdu leur identité, ayant été englouties par le macrocosme où leur fonction est seulement de représenter fragmentairement les diverses possibilités de la décadence humaine. Mais si une âme peut se dégager du macrocosme et redevenir en un sens un microcosme grâce à la religion qui lui confère au moins un contact virtuel avec son centre, ou si, en d'autres termes, une âme a la force de se rétablir virtuellement comme un petit monde côte à côte avec le grand monde, elle peut alors bénéficier, par une sorte de réfraction, de tout ce qui est positif dans l'état du grand monde. Le caractère final et complet d'un macrocosme qui approche à toute allure de son terme aidera à hâter ce caractère dans le microcosme, poussant l'âme à « monter en graine » en un sens purement positif ; et puisque c'est aussi, concurremment, l'effet des rites sacrés, dont l'objet est de faire fructifier l'âme, il est permis de dire que les rites « comptent » plus que dans le passé car, au pouvoir qu'ils ont en eux-mêmes, s'ajoute l'impulsion des temps.

Si les ouvriers envoyés à la vigne ont tous reçu le même salaire, c'est parce que les retardataires, en raison d'une providentielle différence des conditions, étaient en fait capables de récolter en peu de temps autant que ceux qui avaient travaillé toute la journée sous l'ardeur du Soleil.

---

(6) *Saint Jean*, iii, 3.

APPENDICE 1

Cet appendice a été ajouté à la seconde édition à l'intention de ceux qui aimeraient avoir de plus amples renseignements au sujet d'un des livres sur l'évolutionnisme auquel nous avons fait référence au chapitre I, *The Transformist Illusion* de Douglas Dewar (Dehoff Publications, Murfreesboro, Tennessee, 1957). L'auteur traite la question sous différents angles — physique, géologique, paléontologique, géographique et biologique, sa méthode consistant toujours à nous donner les faits et à délimiter nettement le fait et la théorie — une délimitation que les évolutionnistes ont tout fait pour estomper. Le chapitre sur « les prétendus chaînons fossiles entre l'homme et ses ancêtres non-humains » est, à cet égard, particulièrement important et montre bien qu'il existe des fossiles d'hommes de type moderne qui sont bien plus vieux que ceux de l'« homme de Pékin » et d'autres prétendus « chaînons manquants ».

Le chapitre suivant intitulé « Le transformisme contre les indications de la géologie » est également instructif à sa manière. Les preuves géologiques sont hostiles à la théorie de l'évolution tandis que, dans le même temps, elles ne contredisent en rien la doctrine religieuse de la création soudaine car, comme Dewar l'a fait remarquer dans un chapitre précédent, « la manière abrupte dont les nouvelles classes et ordres d'animaux font leur première apparition dans les roches

qui nous sont connues est l'une des caractéristiques les plus frappantes des indications fournies par la géologie ». Ne pouvant complètement ignorer ceci, certains évolutionnistes parmi les plus objectifs ont cherché à sauver l'évolutionnisme, et dans le même temps à éviter d'avoir recours à un créateur divin, en dotant la nature elle-même de pouvoirs de création soudaine. Il s'agit de l'« évolution explosive » (Schindewolf) ou *aramorphosis* (Severtzoff et Zeuner). Ces théories ont, de plus, l'avantage de dispenser les évolutionnistes de produire des chaînons manquants.

« Schindewolf... affirme qu'il est inutile, dans beaucoup de cas, de rechercher des chaînons manquants, parce que ces prétendus chaînons n'ont jamais existé. Le premier oiseau est né d'un œuf de reptile ».

Non moins miraculeux, cependant, sont les changements graduels imaginés par les tenants de la « non-explosion », dont les écrits tablent continuellement, non sans succès, sur l'ignorance du profane et sur son manque d'observation. Dewar donne de nombreux exemples scandaleux de cette exploitation, parmi lesquels cette remarque de Darwin : « Chez certains sauvages, le pied n'a pas complètement perdu son pouvoir préhensile, comme le prouvent leurs manières de grimper aux arbres ou de les utiliser d'autres façons », et puisque c'est là un point d'une importance fondamentale, nous aurions tort de ne pas nous y attarder un moment, avec attention — avec plus d'attention que ne l'aurait souhaité Darwin, car il dut certainement avoir conscience des faits qui vont suivre. Tout être humain normal peut développer par la pratique, si les circonstances l'exigent, certains pouvoirs de préhension avec les pieds. Mais un tel développement ne peut s'effectuer que dans des limites très étroites puisque, organiquement, le pied humain, à la différence de la main humaine, n'est pas fait pour saisir des objets. Il est conçu pour servir de base à la verticalité de l'homme

alors que le pied d'un singe est organiquement aussi préhenseur qu'une main. Dans le pied humain, le ligament transversal relie les cinq orteils tandis que chez le singe le gros orteil est libre comme un pouce. A présent, que le lecteur regarde sa propre main qui est, selon ce qui précède, identique au pied d'un singe, et qu'il se demande s'il est imaginable que même en des millions de millions d'années le ligament qui relie les quatre doigts ait jamais pu lancer une sorte de nœud coulant, prendre le pouce au lasso, et le relier aux doigts, ceci se déroulant, comme il y a lieu de croire, sous la peau. Quand Darwin dit que « le pied n'a pas complètement perdu son pouvoir préhensile », veut-il dire que « la prise au lasso a déjà eu lieu » mais que « l'encerclement ne s'est pas entièrement effectué » ? Mais il compte bien que ce genre de questions ne sera pas posé.

La terminologie est un autre moyen d'abuser le profane et, sous ce rapport, Dewar confirme pleinement un soupçon que certains d'entre nous ont déjà eu, à savoir que, sous couvert de termes techniques, les scientifiques disent ou écrivent parfois des absurdités et cela impunément. Un cas d'espèce, donné dans le chapitre sur « Quelques transformations postulées par la doctrine de l'évolution », est un exposé du Dr R. Broom, une autorité en matière de fossiles reptiliens d'Afrique du Sud ayant certaines caractéristiques des mammifères, dans lequel il nous livre ses suppositions sur le passage des ichtyosaures aux mammifères. Dans le langage de Broom, l'exposé paraît tout à fait impressionnant, bien qu'il soit plus ou moins inintelligible au profane. Traduit par Dewar de manière claire, voilà ce que cela donne :

« Un reptile se débarrassa de la charnière originelle de sa mâchoire inférieure et la remplaça par une nouvelle, attachée à une autre partie du crâne. Puis cinq des os de chaque côté de la mâchoire inférieure se

détachèrent du plus grand os. L'os de la mâchoire auquel la charnière était originellement attachée, après avoir été libéré, se fraya un chemin vers la partie centrale de l'oreille, entraînant avec lui trois des os de la mâchoire inférieure qui, avec l'os carré et celui du barillet reptilien, constituèrent un ensemble complètement nouveau. Pendant que tout cela se déroulait, l'organe de Corti, spécifique aux mammifères et leur organe essentiel d'ouïe, se développa dans le barillet. Le D^r Broom ne suggère pas comment a surgi cet organe pas plus qu'il ne décrit son développement progressif. Il ne dit pas non plus de quelle manière les mammifères naissants parvinrent à manger tandis que la mâchoire était remise en place, ou à entendre tandis que le barillet et l'oreille interne étaient reconstitués ! »

L'hypothèse de Broom n'est pas qu'une lubie bizarre et exceptionnelle, mais un exemple typique du genre de transformations que les évolutionnistes supposent avoir été répétées maintes et maintes fois au cours de l'évolution de tout animal existant depuis le premier ancêtre « uni-cellulaire ». Ce qui est exceptionnel dans le cas de Broom, c'est qu'à la différence de la plupart des autres savants, il essaye au moins d'expliquer comment s'est produite la prétendue transformation. Dewar fait, avec raison, le commentaire suivant :

« Une des raisons pour lesquelles la théorie de l'évolution fut acceptée avec tant d'empressement fut la croyance selon laquelle cette théorie, contrairement à celle de la création spéciale, n'implique pas le miraculeux. L'un des objectifs du présent ouvrage est de montrer que la théorie de l'évolution, loin de se passer de miracles, en présuppose plus que la théorie de la création ». En attendant, la plupart des gens n'ont aucune connaissance de cela et d'autres faits tout aussi importants que met au jour *The Transformist Illusion*. Une conséquence de cette ignorance est le déluge de livres écrits par des non-scientifiques sur l'histoire

de l'humanité, livres pour adultes et pour enfants, qui considèrent l'évolution comme une chose allant tout à fait de soi, comme une vérité qu'aucun homme raisonnable ne saurait discuter et qui se répand, année par année, causant un mal immense. Les plus pernicieux de ces ouvrages sont ceux écrits par des croyants au bord de l'incroyance, dont certains sont des dignitaires religieux qui cherchent à stabiliser leur foi vacillante et celle des autres en réinterprétant la religion « à la lumière des connaissances scientifiques modernes ».

*

* *

En considérant la question sous un angle différent, plus dans l'esprit du livre auquel cet appendice a été ajouté, il est nécessaire de rappeler que c'est seulement en s'affranchissant du temps que l'homme peut s'affranchir des phases du temps. La voie spirituelle échappe à ces phases, parce que seul son point de départ réside complètement dans les limites temporelles. A partir de là, c'est un mouvement ascendant « vertical » à travers des domaines qui sont partiellement ou intégralement supra-temporels, comme ceux qui sont représentés dans le *Purgatoire* et le *Paradis* de Dante. Mais d'un tel mouvement la science moderne n'a pas connaissance et elle n'est pas préparée à admettre qu'il soit possible de s'échapper de la condition temporelle. L'ascension graduelle sans retour qui est envisagée par l'évolutionnisme est une idée qui a été subrepticement empruntée à la religion et ingénument transposée du supra-temporel au temporel. L'évolutionniste n'a absolument aucun droit à revendiquer cette idée et, en s'y attachant, tourne le dos à ses propres principes scientifiques. Tout processus de développement connu de la science moderne est soumis à une

croissance et décroissance analogues aux phases de la Lune, aux saisons de l'année et aux différentes périodes de la vie humaine. Même les civilisations ont, comme l'histoire en témoigne, leur aurore, leur midi, leur soir et leur crépuscule. Si la perspective évolutionniste, au lieu d'être sectaire et pseudo-religieuse, était authentiquement « scientifique » au sens moderne, il serait tenu pour établi que l'évolution de la race humaine fut une phase de croissance devant nécessairement être suivie d'une phase décroissante complémentaire d'involution ; et la question de savoir si l'homme est déjà sur la phase descendante serait un trait majeur de la littérature évolutionniste. Mais cette question n'est jamais posée. Il ne fait d'ailleurs guère de doute que, si les évolutionnistes pouvaient y être confrontés, la plupart d'entre eux rejetteraient leur théorie comme on se débarrasse d'un charbon ardent.

Il ne pouvait être question d'une telle évolution pour l'ancienne science naturelle, qui ne prétendait pas étudier toute chose dans le cadre de ses propres limites, c'est-à-dire dans le domaine temporel, et pouvait donc admettre d'être transcendée par les origines des choses terrestres. Pour ce qui est de ces origines, elle regardait, au-delà du temps, vers l'acte créateur divin qui place l'homme (et l'état terrestre tout entier) sur un sommet, d'où une évolution, au sens d'un progrès terrestre, est inconcevable.

APPENDICE 2

L'ouvrage de Rama P. Coomaraswamy, *The Destruction of the Christian Tradition*, auquel nous faisons référence à la page 94, note 5, est un exposé brillamment écrit et bien documenté sur ce qui s'est déroulé immédiatement avant, pendant et après le concile Vatican II. L'auteur s'intéresse avant tout à ce qui est orthodoxe et à ce qui est hérétique, et la manière tout à fait claire, directe et simple dont il traite son sujet est basée sur les décisions des précédents conciles et les déclarations des plus hautes autorités de l'Église à travers les siècles. Ce qu'il a écrit est suffisant et n'a pas besoin d'additifs. Mais, à partir d'un angle légèrement différent et en quelque sorte pour affronter les modernistes sur leur propre terrain, qui est celui de l'opportunisme psychique, nous voudrions néanmoins ajouter les remarques suivantes.

Les responsables des changements en question ont fait valoir qu'une religion doit se conformer aux temps, à quoi on doit répondre : non, si se conformer veut dire cesser d'être soi-même et devenir complice des temps. La véritable conformité est différente : la médecine, par exemple, afin de se conformer à une époque, doit être capable de fournir des antidotes à tout ce qui se présente comme maladies. De même, il ne serait pas déraisonnable de maintenir qu'afin de se conformer à un âge caractérisé par de violents change-

ments et des troubles désordonnés, la religion doit être plus préparée que jamais à manifester, et même à proclamer, son inébranlable stabilité sans laquelle, en tant que véhicule de la Vérité Éternelle, elle ne peut jamais être, en tout état de cause, fidèle à elle-même. Il ne fait guère de doute que l'âme humaine a profondément besoin dans son existence de quelque chose qui resterait toujours identique, et elle a le droit d'attendre de la religion qu'elle soit la constante infaillible qui satisfasse ce besoin.

De telles considérations furent disséminées aux quatre vents par le concile Vatican II. Il n'est donc pas surprenant que celui-ci ait précipité une crise sans précédent. La gravité de la situation peut être mesurée, jusqu'à un certain point, par les chiffres suivants : de 1914 à 1963, il n'y eut que 810 prêtres qui demandèrent à l'Église Catholique la permission d'abandonner le sacerdoce, et parmi ces demandes 355 seulement furent acceptées. Depuis le concile, il y a eu plus de 32 000 défections au sein du clergé. Il faut considérer que ces chiffres se rapportent en partie à ceux qui sont coupables de la crise et en partie à ceux qui en sont les victimes ; en ce qui concerne ces dernières, qui sont des membres du clergé ou des laïques, il est significatif que non seulement l'usage de la liturgie traditionnelle a été découragé mais qu'il a même été expressément interdit. Cette stratégie aurait totalement échoué s'il n'y avait eu le fait que l'immense majorité des laïques — et ceci s'applique également dans une certaine mesure aux membres du clergé eux-mêmes — s'imaginent que l'obéissance due à la hiérarchie cléricale est absolue. L'un des grands mérites de l'ouvrage de Rama Coomaraswamy est de montrer à quel moment, selon la doctrine catholique strictement traditionnelle, l'obéissance devient un péché et à quel moment l'autorité, même celle d'un pape, devient nulle et non avenue.

TABLE DES MATIÈRES